



LE PAYS DE FRANCE



L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

rendue à l'enseignement supérieur français, a été inaugurée solennellement le 23 novembre par M. Poincaré, en présence d'une foule enthousiaste. Pour ne rien perdre de la cérémonie, des étudiants et même des jeunes filles s'étaient hissés jusqu'aux réverbères qui ornent la façade du monument

Le Patriotisme Français de l'Île Maurice

La population de l'île Maurice, qui est presque en totalité d'origine française, est en ce moment tout entière à l'espérance de voir bientôt son pays, l'Île de France, redevenir politiquement français. L'attachement de cette population à la patrie de ses ancêtres, la persistance chez elle de la langue, des mœurs, de la mentalité françaises, constituent un des phénomènes les plus curieux de l'histoire. Ce sentiment si net, si fort, chez les Mauriciens, ne procède nullement, comme il arrive souvent pour une nation dominée, de l'oppression par ceux qui les gouvernent ; les habitants de l'île Maurice ne sont pas opprimés : ils ne détestent pas les Anglais ; mais ils sont d'origine française : ils n'ont jamais pu s'angliser, et ils ne veulent pas rester sujets britanniques.

Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que les autorités britanniques de Maurice connaissent cet état d'esprit, n'en sont point choquées et ont renoncé à le combattre. Elles laissent sans dépit les Mauriciens affirmer ouvertement leur patriotisme français, et c'est sans la moindre amertume qu'elles constatent l'inanité de leurs efforts passés pour « défrançiser » l'île qui, après cent neuf ans de gouvernement britannique, n'a d'anglais, et encore provisoirement, que le nom.

Les Anglais éclairés, de passage à Maurice, signalent comme chose toute naturelle que cette possession de la Couronne a totalement échappé à l'influence britannique. On pourrait faire à ce propos de nombreuses citations : faute de place, nous n'en prendrons qu'une, dans *l'Île de France contemporaine*, de M. Hervé de Rauville. En 1878, lady Barcker, femme du gouverneur anglais, écrivait : « Une chose dont je ne pense pas que vous vous fassiez une idée en Angleterre, c'est combien ce pays est complètement français. Vous vous en apercevez par les manières gracieuses et courtoises du peuple de tous rangs et de toutes classes. »

En 1884, au cours d'une conférence à laquelle assistait le gouverneur Sir John Pope Hennessy, un publiciste français de Maurice, M. Ch. Baissac, pouvait dire, aux applaudissements de l'assistance, auxquels il n'est pas bien sûr que le gouverneur n'ait pas un peu mêlé les siens : « C'est en français que nous continuerons à vivre, parce que c'est en français qu'ont vécu nos pères, et c'est en français que nous enseignerons la vie à nos enfants. C'est toujours en français que la chanson de notre femme apaisera notre nouveau-né, le bercera, l'endormira. C'est en français, toujours, que la mère mauricienne apprendra à son enfant à bégayer sa première prière. »

En cette année même, le 1^{er} mars 1919, c'est avec l'autorisation du gouverneur britannique que la population d'origine française se réunit en un meeting, dans le but de charger une délégation, choisie par elle-même, de faire auprès du pouvoir, en Angleterre et en France, les démarches nécessaires en vue de la rétrocession de l'île à la France.

Ainsi, entre la population et le gouvernement, il n'y a pas d'hostilité, pas de froissements, pas de vexations : le Mauricien français se comporte en loyal sujet britannique, et le gouverneur anglais gouverne autant qu'il lui est possible... à la française, exécutant noblement en cela les clauses de l'acte de capitulation de l'île, qui garantissaient à perpétuité aux habitants tous leurs droits de Français. Sir John Pope Hennessy disait de l'île qu'il gouvernait : « Maurice est une colonie française gouvernée par des Anglais. » Et un ancien haut fonctionnaire de l'Inde, M. Francis H. Skrine, écrivait récemment dans le *Times* : « En dépit de la longue occupation britannique, l'île Maurice est essentiellement française. Je ne puis m'empêcher de penser que la rétrocession de Maurice serait un acte plein de bonne grâce et fortifierait l'alliance anglo-française qui, en ces temps critiques, serait un important facteur d'équilibre. »

Cette situation, on en conviendra, est de nature à faire croire que le gouvernement britannique ne serait pas systématiquement opposé à la rétrocession de l'île à la France. L'île, d'ailleurs, est loin d'avoir à ses yeux comme possession lointaine l'intérêt qu'elle avait il y a cent ans ; elle n'a plus pour ses flottes de valeur stratégique : la route des Indes, qu'elle commandait alors, ne passe plus par là ; et si, en cas de guerre (que personne ici ne souhaite), ses vaisseaux s'y réfugiaient, ils ne se feraient que plus sûrement prendre. Ajoutons que même Mauritius, dans certains cas, serait plutôt, dans le domaine colonial britannique, un embarras qu'une ressource.

Or le gouvernement anglais a été saisi, cette année, des vœux de la population de l'île par les délégués qu'elle a mandatés à cet effet, et puisque l'Angleterre collabore à la reconstruction du monde sur les bases de la

justice et des nationalités, elle doit à ses traditions de libéralisme et d'honneur de ne pas rester sourde à la pétition de plus de cinquante mille Mauriciens, dont au surplus elle sait bien qu'elle ne fera jamais des Anglais.

Le mouvement en faveur de la rétrocession a rencontré, soit là-bas, soit parmi des Mauriciens fixés en France, un petit nombre de résistances. On doit le signaler, sous peine d'être taxé d'ignorance ou de partialité. Mais on doit aussi faire observer que les rares opposants semblent appartenir à la catégorie des fonctionnaires assermentés, employés de maisons de commerce anglaises, qui se croient, plutôt qu'ils ne sont, menacés dans leur situation, dans leurs intérêts, par un changement de pavillon. Aucune de leurs raisons ne peut être sérieusement soutenue. En tout cas, ils sont peu nombreux ; et il n'est pas douteux que les Anglais eux-mêmes, si attachés aux traditions de leur race, blâment du fond du cœur ces dissidents de n'être plus fidèles au souvenir de la patrie dont ils parlent encore la langue. Pour nous, Français du Continent, c'est toujours avec une émotion affectueuse que nous pensons à la lointaine île de France, où il semble que la nature et les habitants rivalisent de bonne grâce pour être agréables au voyageur. Thiers l'appelait l'Athènes de l'Océan Indien. Comme Athènes, en effet, elle a donné au monde de grands artistes et des hommes de grand cœur. Sont de l'Île de France le statuaire Prosper d'Epinay, Brown-Séquard, Francis Thomé, Léon Cawalho, José de Charmoy, le Dr Tholozan ; plusieurs Mauriciens honorent les lettres françaises :

Nemours Godié, Charles Baissac, Hervé de Rauville, Le Sidaner, Bauchor ; le délégué des Français de là-bas, le Dr Rivière, dont les savants travaux en physiothérapie profitèrent à plus de 50.000 mutilés de la guerre ; le général de l'armée française Coutencau et l'amiral Magon de Saint-Hélier sont Mauriciens. On ne peut citer toutes les illustrations auxquelles l'île charmante s'enorgueillit d'avoir donné le jour, et qui s'enorgueillissent d'être françaises.

Mais, voyons comment nous, Français d'ici, sommes cousins des Français de là-bas. Les Mauriciens actuels sont les descendants de commerçants et d'agriculteurs français, d'officiers ou fonctionnaires de la Compagnie des Indes, de cadets de noblesse bretonne et normande auxquels s'ajoutèrent, au moment de la Révolution, la plupart des officiers des trois régiments en garnison aux îles de

France et Bourbon et ceux des vaisseaux qui y étaient en station. Les colons envoyés aux îles de France et Bourbon étaient toujours, d'ailleurs, sélectionnés avec le plus grand soin. Les missionnaires de Saint-Sulpice étaient particulièrement chargés de les choisir ; il fallait qu'ils fussent de bonne vie et mœurs, de constitution robuste et saine de corps, et qu'ils eussent à leur disposition un petit pécule. On leur confiait une concession qu'ils devaient mettre en valeur au bout de trois ans : après ce laps de temps, ils devaient en tirer leur subsistance. S'ils n'y parvenaient pas par leur faute, la concession leur était retirée et ils étaient rapatriés immédiatement.

La pureté des mœurs, le respect des traditions se sont conservés intacts dans la société d'origine française. Bien mieux, tandis que cette population résistait à l'anglicisation souhaitée par le gouvernement, à son contact tous les immigrants prenaient peu à peu sa langue et se faisaient aux manières françaises. Il est bien remarquable qu'à Maurice les Anglais résidant là depuis un peu de temps sont plus liants, plus cordiaux qu'ailleurs envers les non-Britanniques ; que, à Maurice et à Bourbon, les immigrés africains et asiatiques sont plus maniables, plus polis, plus ouverts que leurs semblables des autres colonies. Ces immigrés de toutes couleurs sont du reste fort nombreux : pour 53.000 Mauriciens, il y a 230.000 Hindous, 60.000 Africains, 40.000 Musulmans divers et 6.000 Chinois. Ces exotiques, pour l'immense majorité, ne se fixent point à Maurice : venus là pour travailler, ils s'en retournent en général dans leur pays dès qu'ils ont amassé quelque argent ; c'est une population en grande partie flottante. Néanmoins tous parlent bientôt français : ils n'achètent, ne vendent, ne contractent qu'en français ; il le faut bien, puisque le français est la langue de la société, du commerce, du prétoire et de la rue. Quant aux Anglais, en nombre relativement minime, ils ne sont dans l'île que parce que leurs affaires, leurs fonctions, les y obligent : ils n'y font guère souche, ils n'aspirent en général qu'à rentrer le plus tôt possible en Europe. La population sédentaire de Maurice, la seule qui ait des racines dans le sol, la véritable population en un mot, ne se compose donc que des 53.000 Créoles français, dont l'Angleterre comblera les vœux en les rendant à leur patrie d'origine.

JEANNE DUMAINE.



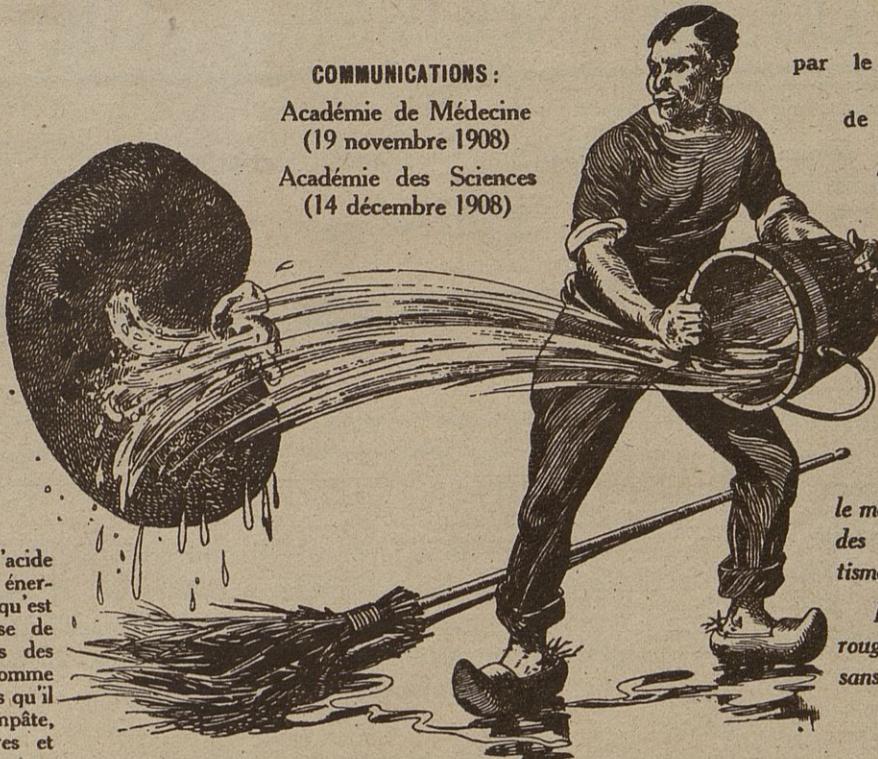
LE PORT-LOUIS, CHEF-LIEU DE L'ÎLE DE FRANCE AU TEMPS DE LA DOMINATION FRANÇAISE,
D'APRÈS UNE PEINTURE DE LOUIS GARNERAY.

URODONAL

lave le rein

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.



« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'*Urodonal*. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

Dr BETTOUX,
 de la Faculté de Médecine de Montpellier.

COMMUNICATIONS :

Académie de Médecine (19 novembre 1908)
 Académie des Sciences (14 décembre 1908)

RECOMMANDÉ
 par le professeur LANCEREAUX,
 ancien Président
 de l'Académie de Médecine
 dans son
Traité de la Goutte.

*L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'*Urodonal*, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri, d'une façon certaine, des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques.*

*Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut sans tarder recourir à l'*Urodonal*.*

Etablissement CHATELAIN, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 9 fr.; les trois, franco, 26 fr. 50. Pas d'envoi contre remboursement.

JUBOL

rééduque l'intestin

L'éponge et le nettoie
 Evite l'Appendicite et l'Entérite.
 Guérit les Hémorroïdes
 Empêche l'excès d'embonpoint
 Régularise l'harmonie des formes

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite

Pour rester en bonne santé,
 prenez chaque soir un
 comprimé de JUBOL.

COMMUNICATIONS :
 A l'Académie de Médecine (21 déc. 1909).
 A l'Académie des Sciences (28 juin 1909)



« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de *Jubol*, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le *Jubol*, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND,
 de la Faculté de Médecine
 de Montpellier.

« J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA,
 Membre de l'Académie de Médecine
 à Rio de Janeiro (Brésil).

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos malaises disparaîtront très vite.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande
accompagnée de
0 fr. 75
en timbres-poste



EN VENTE :
Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris

et sur demande
chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par "LE MATIN"



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes, des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le *Précis de la Grande Guerre*, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le *Précis de la Grande Guerre* a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE du 15 au 22 Novembre

DEUX circonstances donnaient aux élections législatives qui ont eu lieu le 16 novembre une importance toute particulière : c'étaient les premières qui, depuis la fin de la guerre, permettaient à la nation de faire connaître son esprit politique actuel, et les premières qui se faisaient selon la nouvelle conception de la représentation nationale.

Sauf quelques incidents sans gravité, elles ont eu lieu partout dans le calme, et presque partout elles ont déjoué les prévisions des tacticiens de la politique les plus avertis.

Bien qu'il reste quelques ballottages et quelques contestations à arbitrer, le dépouillement des premiers votes permet d'établir approximativement comme suit la composition de la nouvelle chambre.

La Chambre de 1914 comprenait 602 députés ; la Chambre actuelle en réunira 626, les 24 sièges nouveaux étant créés pour la représentation de l'Alsace et de la Lorraine. Toutefois le scrutin du 16 novembre n'a porté que sur 616 sièges, car les colonies ne procéderont que plus tard à l'élection de leurs députés, lesquels doivent être au nombre de 10. D'autre part, les résultats du Scrutin pour les départements dévastés, dont un grand nombre d'habitants sont dispersés dans toute la France, n'étaient pas entièrement recueillis à la date du 22. A cette date donc, on enregistrait :

Députés élus : 564. — Ballottages : 6. — Sièges à pourvoir dans les départements dévastés : 46. — Sièges à pourvoir pour les colonies : 10. Il y avait environ 2.100 candidats inscrits, répartis entre 393 listes, chaque candidature isolée étant considérée comme une liste.

Les 564 députés élus se partagent en 225 anciens et 339 nouveaux ; ils représentent une dizaine de groupements politiques. Dans l'ensemble, ce sont les listes du Bloc national qui ont réuni les plus nombreux suffrages.

Fait peu commun dans nos annales électorales, plusieurs députés sortants, qui étaient ou avaient été à plusieurs reprises membres du gouvernement n'ont pas été réélus : MM. Clémentel, ministre du Commerce ; Colliard, ministre du Travail ; Lafferre, ministre de l'Instruction publique, et deux sous-secrétaires d'Etat, MM. Paul Morel, de la Liquidation des Stocks, et Roy, du Ravitaillement. Enfin quatre sénateurs ont renoncé aux paisibles débats du Luxembourg pour affronter les agitations du Palais-Bourbon.

Parmi ces hommes de courage,

citons M. Herriot, que les électeurs du Rhône envoient à la Chambre après lui avoir donné leurs voix pour le Sénat.

Parmi les candidats malheureux les plus connus, signalons MM. Augagneur, Cruppi, Messimy, Violette, lesquels ont fait partie des précédents ministères ; MM. Renaudel et Longuet, vedettes du parti socialiste, qui a été franchement battu : il comptait, dans ses principales nuances, 140 représentants à la Chambre (104 unifiés et 36 républicains socialistes) ; il n'en comptera dans la nouvelle que 89 (56 unifiés, 5 indépendants, 28 républicains socialistes).

La nouvelle Chambre devant tenir sa première séance le 8 décembre, on verra donc ce jour-là, pour la première fois après quarante-huit ans d'absence, les représentants de l'Alsace et de la Lorraine siéger de nouveau parmi les autres députés de la France. Sur ces nouveaux membres de la représentation nationale, la Presse de Paris a donné les renseignements qui suivent :

« Parmi eux, toutes les professions et toutes les croyances religieuses : il y a trois prêtres, l'abbé Wetterlé, cher à tous nos cœurs de patriotes ; l'abbé Muller, directeur de l'Ecole de théologie catholique de Strasbourg ; l'abbé Hackspiel, qui fut délégué jadis au Parlement d'Alsace-Lorraine ; il y a deux pasteurs, l'un de Wissembourg, M. Altosser, l'autre de Mulhouse, M. Scheer ; il y a un industriel israélite, M. Simonin, emprisonné deux fois par les Boches ; il y a un président de syndicats ouvriers indépendants, le camarade Bilger ; il y deux rédacteurs en chef de deux grands journaux alsaciens, l'un catholique, M. Seltz, de l'Elsaesser, l'autre radical et protestant, M. Charles Freyde, de la *Neue Zeitung*, qui dénonça récemment les complots neutralistes ourdis par l'Allemagne ; il y a le grand industriel qu'est M. Guy de Wendel, cousin du député de Briey ; il y a des avocats de talent, des médecins. Tous avaient formé ce qu'ils appelaient la liste du Bloc national et avaient adopté comme plate-forme la lutte impitoyable contre le bolchevisme, *employed in Russia mais made in Germany*. Aucun n'avait eu à engager la lutte sur le terrain loyaliste, car l'unanimité des

candidats, qu'ils fussent socialistes, radicaux ou libéraux, avait proclamé avec une ferveur touchante son inébranlable attachement à la patrie retrouvée.

« Le 8 décembre, les seize députés d'Alsace et les huit députés de Lorraine entreront en corps au Palais-Bourbon. Ils ont déjà, à l'unanimité, décidé que l'un d'eux monterait à la tribune et lirait, au nom de la députation entière, au nom de l'Alsace, au nom de la Lorraine, une déclaration. Alors se trouvera à jamais effacée la douloureuse protestation lue, le 17 février 1871, par M. Keller, à l'Assemblée nationale de Bordeaux. Alors disparaîtra la trace de l'odieuse mutilation du siècle passé. »

Le Conseil suprême des Alliés s'est occupé, cette semaine, des pourparlers qui vont être engagés avec les délégués allemands en ce moment à Paris, en vue des arrangements à conclure pour l'exécution du Traité de Versailles. Disons à ce propos que le gouvernement allemand a mis au point les dispositions se rapportant à l'existence de la nouvelle armée, c'est-à-dire de celle qui existera officiellement, car, à en croire de nombreux rapports et observations, il y aura en Allemagne, derrière l'armée qu'on verra, l'armée qu'on ne verra pas, et ce ne sera pas de celle-là qu'il faudra le moins se méfier. On sait que le Traité de paix fixe les effectifs de l'armée officielle à 100.000 hommes et à 15.000 pour la marine. Le sort réservé à ces troupes n'apparaît pas à première vue comme très dur. Les soldats devront s'engager pour douze ans.

Ils recevront leur solde, partie en argent, partie en nature : elle ne sera pas inférieure au salaire d'un ouvrier, et il y aura, entre la solde d'un vieux soldat et celle d'un nouveau, la même différence qu'entre le salaire d'un ouvrier débutant et celui d'un ouvrier expérimenté.

Les hommes toucheront un uniforme de service et des uniformes de sortie, du linge en quantité suffisante. Ils seront bien soignés, bien nourris, bien logés. Ils seront assurés contre les accidents de service et, une fois leur temps révolu, auront droit à l'assistance de l'Etat dans la recherche d'une position civile dans les administrations ou dans un corps de métier libre. Les engagements ne sont pas renouvelables, de telle sorte que le matériel militaire de l'Allemagne ne pourra être constamment et périodiquement développé.

Des cours de commerce spéciaux seront faits aux troupes qui, à leur licenciement, toucheront une prime de libération.

L'engagement des officiers de *Reichswher* ou de marine est d'une durée de vingt-cinq ans. Un traitement spécial est réservé aux soldats et officiers mariés.

Le Traité de paix avec l'Allemagne n'est toujours pas ratifié par le Sénat américain, et, il faut bien le dire, la ratification en paraît de moins en moins assurée. Elle ne pourra être obtenue qu'au moyen d'un compromis entre les partis, lequel ne pourrait intervenir qu'après le 1^{er} décembre, le Sénat s'étant adjourné jusque-là.

Les « réserves » que le Sénat a votées successivement constituent autant d'interprétations restrictives du Traité : la dernière séance où le Sénat s'en soit occupé est celle du 19, et la situation n'y a pas été éclaircie. Voici les résolutions qui résument cette séance et les précédents débats :

1^o Le Sénat a rejeté par trois fois la ratification du Traité amendé selon les réserves déjà sanctionnées. Une proposition Lodge, qui préconisait cette ratification, a été repoussée en dernier lieu par 51 voix contre 41 ;

2^o Le Sénat a repoussé par 53 voix contre 28 la ratification sans réserves proposée par M. Underwood ;

3^o Il a écarté une nouvelle motion Lodge déclarant que l'état de guerre avec l'Allemagne était terminé ;

4^o Revenant sur certains votes antérieurs, il a enfin décidé de prendre en considération — par 62 voix contre 30 — la proposition Lodge qui comportait la ratification avec les réserves. Le Sénat s'étant adjourné au 1^{er} décembre, ce texte pourra lui être à nouveau soumis pour le fond.

Jusqu'ici il n'y a eu de majorité constitutionnelle ni d'un côté ni de l'autre, puisque cette majorité doit être des deux tiers pour que soit valable une disposition quelconque.

Il semble à peu près certain qu'on n'obtiendra pas la ratification intégrale de la paix de Versailles, mais la porte demeure ouverte à un compromis qui assignerait une valeur déterminée aux réserves, si toutefois les puissances alliées et associées acceptent une telle solution. Le dernier vote du Sénat peut préparer ce compromis, mais la situation n'en demeure pas moins inquiétante.



M. ÉVAIN.
Président du Conseil municipal de Paris,
qui vient d'être élu.
Député de la Seine.



M. L'ABBÉ WETTERLÉ.
Ancien député protestataire au Reichstag,
qui vient d'être élu.
Député du Haut-Rhin.



UN DES TYPES DE CITÉS-JARDINS EN PRÉPARATION PAR L'OFFICE PUBLIC DES HABITATIONS A BON MARCHÉ POUR LA BANLIEUE DE PARIS.

Cités-Jardins et reconstruction des villages du Nord

Le manque de logements dans toutes les banlieues de nos grandes villes et l'obligation de reconstruire les cités de nos départements dévastés ont mis à l'ordre du jour la question de l'habitation rurale. Aussi se préoccupe-t-on vivement en France de la construction des cités-jardins, à l'exemple de celles créées par l'Angleterre et dont le meilleur modèle se trouve à Letchworth, œuvre de l'éminent architecte anglais Raymond Unwin.

Ce dernier a établi que les habitations isolées de petites dimensions, répétées en certain nombre, formaient un aspect uniforme, lassant pour la vue, dont il est bon de rompre la monotonie. Cette impression, qui n'est jamais ressentie dans les banlieues anglaises, on l'éprouve dans maints coins de banlieue parisienne, où, ce qui est pis encore, l'œil est souvent fort désagréablement choqué par des constructions qui voisinent à côté de maisons ravissantes.

Georges Wylo, dans ses *Réflexions et Croquis sur l'architecture au Pays de France*, nous rappelle l'enseignement qui se dégage de l'examen attentif des constructions qui forment nos villages. Les maisons du temps passé ne répondent certes pas aux besoins des temps actuels. Mais elles ont des détails dans leurs silhouettes qui restent de fort jolies choses. La maison rurale moderne doit donc s'en inspirer, en donnant satisfaction aux besoins du confort et au souci de l'hygiène, jusqu'à maintenant trop négligée en France.

Comme le dit excellamment M. Paul de Rutté, « le métier d'architecte est peut-être le seul parmi les professions libérales qui ne présente pas le type de l'amateur. Il y a des amateurs de musique, de sculpture, de peinture, de littérature. Il n'y en a pas en architecture ».

« Le nombre de travaux entrepris et exécutés par des architectes est infime comparativement aux autres, et il est temps de rappeler que de graves déboires pécuniers et artistiques ont été les résultats de cette manière de faire! »

**

Grâce à l'impulsion de M. Henri Sellier, conseiller général du département de la Seine, un Office public d'habitations à bon marché s'est formé, où l'on étudie de vastes cités-jardins.

Les groupements de maisons particulières et en commun, qu'on se propose de construire prochainement dans la banlieue parisienne, notamment à Plessis-Palaiseau, ne ressembleront nullement aux tristes corons du Nord. Ce seront au contraire des cités aimables et gaies.

Une nouvelle loi vient d'ailleurs prescrire pour toutes les communes l'établissement de plans d'ensemble.

On prévoit que le conseil municipal de chaque commune à construire se préoccupera dès le début des besoins futurs de l'agglomération et que bureaux de postes, mairies, écoles ne seront plus des édifices quelconques, mais qu'ils contribueront au charme de l'ensemble du village.

La situation et la construction de l'église ajoutent grandement au cachet du village. Les porches et les clochers constituent d'intéressantes études. Le bâtiment scolaire sera construit avec le souci du chauffage et du cube d'air. Il sera de préférence à étages, afin de nécessiter moins de surface et surtout pour que son chauffage soit plus aisément. Le bureau de postes sera clair et gai. L'appartement donnera à l'employé ses aises.

Dans la formation d'une agglomération, on comprendra la société coopérative d'alimentation. On la situera sur la place du marché, près du bureau de postes, et à l'angle d'une route, afin d'avoir deux façades. Les devantures seront disposées en forme de V très ouvert, de façon à rendre facile l'étalage.

On se préoccupe beaucoup également du logement ouvrier. Les usiniers, les dirigeants de grandes entreprises savent les avantages pour leur personnel d'un logis sain.

Dans les régions dévastées, on a utilisé des matériaux nouveaux, étrangers à la contrée. Aussi des dimensions fixes sont prévues pour les

bâtiments, afin d'adopter partout les mêmes éléments économiques. Ces matériaux sont à emboîtement, amenés tout prêts ou fabriqués sur place. Ils sont à base de mâchefer, de sable, de terre, agglomérés avec moitié de ciment et de chaux lourde.

Le pisé est d'ailleurs employé depuis les temps les plus reculés. M. A. Godin, ingénieur des ponts et chaussées, préconise l'emploi de moellons, briques et tuiles cassées, triés et broyés, puis montés en béton de chaux, entre des panneaux ou branches.

Pour remédier à la crise du bois, on supprimera les charpentes du faîtage. La toiture sera à deux pentes sans noues ni croupes.

On laissera, aux maisons établies pendant la raréfaction des matériaux la place nécessaire pour les enjoliver ultérieurement.

Cependant, en Alsace, les bois de charpente exploités encore en quantité permettent de ne pas transformer le caractère des maisons à pignons à lucarnes plates superposées.

**

Dans les projets de construction rurale établis par les soins du ministre de l'Agriculture, on montre le souci de satisfaire aux coutumes dans chaque région, afin de ne pas changer les habitudes des paysans?

L'an dernier, le ministre des Beaux-Arts et le Comité interministériel de l'Agriculture organisaient un concours entre tous les architectes français pour la création de types d'habitations rurales. Le programme comportait cinq régions différentes, du Nord à l'Alsace, et visait aussi bien les auberges, les fermes, les maisons de commerce que celles d'artisans, d'ouvriers d'usine et d'ouvriers agricoles. Les projets des concurrents démontrent combien les architectes avaient développé leur sens de l'économie sociale au cours de voyages.

**

Considérant qu'il y aurait avantage à grouper des ateliers de blessés de guerre à proximité d'habitations disposées autour d'un jardin ou d'une pelouse, on a créé de semblables groupements à Neuilly-sur-Seine, à Neuvic, dans la Corrèze, aux États-Unis, à Garden-City et à Long-Island. Des réformés de guerre, des communautés d'artisans y font de la reliure, des jouets, etc...

Il est en effet intéressant de réunir en colonie les éternels blessés de la guerre afin de faciliter la constitution de coopératives de production. Les projets actuels prévoient des ateliers en commun permettant l'installation de machines-outils et de la force motrice. En vue de réaliser une importante économie, on a établi pour le logis à donner à ces hommes, dont la santé nécessite des ménagements, des habitations groupées deux par deux sous le même toit. Chacune se compose d'une entrée, d'une salle de famille avec véranda, d'une cuisine, d'un water-closet et d'un hangar ou d'une étable. A l'étage, deux chambres à coucher. L'aménagement d'un lit est prévu au rez-de-chaussée. Un poulailler, un clapier et une porcherie entourent la maison, permettant un petit élevage qui aidera à vivre les grands blessés. Les dimensions des bâtiments sont les mêmes pour tous.

Leur construction, confiée à un seul architecte, détermine un aspect varié en même temps qu'homogène et harmonieux.

La vision de l'architecte est nouvelle. Elle procède d'une étude raisonnée des besoins modernes et des nouveaux moyens d'exécution. Les Français sont donc heureusement appelés à jouir, dans leurs nouvelles demeures, de tout le confort auquel ils aspirent.

Nous verrons ainsi disparaître peu à peu les tristes logis où naissait la tuberculose; des villages entiers seront construits avec harmonie, où chacun aura plaisir à vivre une existence où les heures de travail comme celles de repos s'écouleront dans une atmosphère sympathique.

UN TRÉSOR D'ART DÉCOUVERT DANS UN GRENIER



*Saint Jean-Baptiste,
attribué à Léonard de Vinci.*



Sainte Madeleine, attribuée au Titien.



Portrait, attribué au Titien, de sa propre fille.



Portrait d'un cavalier, attribué au peintre Coello.

Le Rév. W. T. Saward vient de découvrir, par hasard, dans les combles de cette maison, qui est le presbytère de Holme-Pierrepont, faubourg de Nottingham, un véritable trésor d'art, consistant en peintures attribuées à Rubens, Rembrandt, Velasquez, le Titien. En voici quatre des plus remarquables. Il est heureux que les rats, dont l'Angleterre fourmille en ce moment, au point qu'il a fallu organiser une campagne contre eux, n'aient pas fait cette découverte avant le Révérend.

LES USINES MODÈLES AUX ÉTATS-UNIS

« De toutes les fleurs, la fleur humaine est celle qui a le plus besoin de soleil. »

MICHELET.

Le travail moderne, qui tend à devenir uniquement industriel, chaque jour davantage se centralise dans l'usine. De plus en plus, l'ouvrier abandonne la libre vie des champs, l'existence cordiale et joyeuse du petit atelier, où l'on travaille entre camarades en chantant le refrain du jour, pour ces enfers sifflants et tonitruants, fumants et crachants que sont les grandes usines. Adieu l'air! Adieu la lumière! Adieu le travail alléger dans le soleil et la gaîté! L'usine est l'inférieur domaine de l'air vicié, empuanté d'odeurs, obscurci de poussières, dans le fracas des formidables machines. L'usine est laide, l'usine est noire.

Les rois de l'industrie aux États-Unis ont eu pour eux-mêmes et pour leurs collaborateurs la bonne fortune de « travailler dans le neuf » et de profiter dans l'installation de leurs usines de tous les progrès accomplis depuis un demi-siècle par l'art de la construction pratique et la science de l'hygiène. C'est ce qui leur a permis de donner au machinisme un cadre aimable, une grâce attrayante, une atmosphère de joie et de santé. Une visite aux grandes usines d'outre-mer, dont M. Georges Benoit-Lévy a donné dans son livre *Cités-Jardins d'Amérique* de si curieuses descriptions, est un merveilleux enseignement social.

La ruche travaille au soleil. — Façades fleuries et portes parfumées.

D'abord un principe capital, partout observé. L'usine se dresse toujours dans l'air et la lumière, en pleine campagne s'il se peut, loin des grands centres surpeuplés et malsains. La fabrique de produits alimentaires « The Natural Food Company » a fait dessiner par le fameux horticulteur américain Olmsted des parcs magnifiques en bordure du Niagara pour y installer ses usines, où le verre, l'acier et la petite brique de couleur crème se marient pour offrir aux ouvriers, suivant le mot de leur patron, « un palais de lumière ». C'est également au milieu d'un parc, dans une oasis de verdure, égayée de la grâce multicolore des parterres de fleurs, que s'élèvent à Schenectady les colossales usines où la « General Electric Company » réunit ses 10.000 collaborateurs.

Quand il lui a été impossible de les transporter au loin, le patron américain a réalisé ce prodige de créer autour de ses établissements, en plein centre industriel comme à Dayton, dans un enfer comme à Pittsburgh, une ceinture isolante de verdure, une atmosphère agreste. Pour ses 3.300 ouvriers et ouvrières, la grande fabrique nationale de caisses inregistreuses, la N. C. R., possède 55^{ha}, 60, où ses neuf immenses usines se déploient à l'aise parmi les vastes pelouses et les massifs d'arbustes. Des espaces libres, des « open-spaces », sont largement aménagés pour que l'air coule à flots, et par 140.000 fenêtres le soleil inonde les ateliers de son torrent d'or.

Partout aussi des fleurs, grimpant aux murs, escaladant les façades, encadrant les fenêtres de leur grâce odorante, enguirlandant l'ourlet des toits. Les usines d'Aurora accueillent leurs ouvriers avec un visage ami, où les fleurs mettent leur sourire. La fabrique de montres Waltham, par sa tapisserie de liserons et de capucines, rivalise avec l'élegance fleurie des grandes maisons de modes de la rue de la Paix. Comment rechignerait-on à un travail auquel on vous convie de si charmante façon?

Passons la porte. Glissons-nous dans un de ces vastes et lumineux ateliers où le travail bourdonne avec allégresse. L'engageante façade ne mentait pas. Ici, à Dayton, à la N. C. R., machines et murs, tout est de la même teinte saumon, joyeuse et claire. Là, dans une des plus grandes imprimeries de New-York, les machines sont peintes d'une couleur blanche, dont le vernis est jalousement entretenue. Une imprimerie reluisante! Quel paradoxe! Aussi la « New-York Machinist Company » est-elle célèbre dans le monde du travail sous le nom d'« Atelier aux escadrons blancs ». La fabrique de corsets Ferris, avec ses salles éclatantes de blancheur, ses innombrables verrières, où le soleil se tamise légèrement à travers la mouseline et les plantes vertes, serait digne d'inspirer le pinceau d'un Bail.

L'ouvrier est un gentleman. — Le chapitre de la toilette.

Ici plus d'ouvriers en blouses graisseuses, en cottes noires de cambouis. L'usine modèle est habitée par un peuple de travailleurs d'une propriété « irréprochable ». L'ouvrier d'Amérique est très chatouilleux sur le chapitre de l'élegance; il ne vient à l'usine et n'en repart qu'en complet veston et la « cape » sur la tête; une ouvrière ne sort jamais « en cheveux »; la plus modeste a son costume tailleur et un chapeau. Car l'usine offre à tous à leur arrivée un vestiaire spacieux pour revêtir la tenue de travail et des cabinets de toilette pour reprendre le soir la toilette de ville. Dans les rues de Chicago ou de Boston, l'ouvrier, sa tâche finie, tient à rester un gentleman. Même netteté dans le costume de l'atelier. Chaque jour, l'ouvrière de la N. C. R. reçoit manches et tablier blancs; avec sa robe bleue et son bonnet, piquée gentiment dans ses cheveux blonds de fille d'outre-mer, elle est aussi pimpante et aussi coquette qu'une demoiselle de pensionnat. La blanchisserie modèle que la N. C. R. a installée pour ses collaborateurs et la fourniture de tabliers blancs et des manchettes lui coûtent chaque année près de 8.000 francs. Dans les usines de gros travail, aux Forges de Brooklyn par exemple, les

ouvriers ont à leur disposition de l'eau courante, où ils peuvent rincer chaque soir leur costume d'atelier, des pressoirs à rouleaux où ils l'égouttent en un tour de main, des séchoirs où ils le reprennent le lendemain matin fleurant bon le linge frais.

Air pur et feu sans fumée. — 13.000 bains par an. — Les chevaux au Hammam.

L'hygiène, dont la propreté est le premier principe, c'est la grande préoccupation du patron américain. « Un ouvrier qui se porte bien, a dit l'un d'eux, travaille plus vite et mieux qu'un homme en mauvaise santé. » L'usine modèle assure à ses travailleurs de l'air pur. A la N. C. R., sous chaque établi de polissage ou de menuiserie, un aspirateur puissant pompe sans trêve les poussières, dont l'ouvrier ne respire pas un atome. Tous les déchets du travail sont ainsi canalisés vers un bâtiment isolé. A la manufacture de vernis Sherwin Williams, à Cleveland, un four crématoire brûle chaque soir les détritus qui pourraient visiter pendant la nuit l'air à l'atelier. La fumée, qui fait des noires usines d'Europe des antres d'asphyxie, la fumée ici, c'est chose inconnue. A Dayton, les chaudières « smoke consumers » la brûlent elles-mêmes, en la faisant passer sur un foyer incandescent et ne rejettent au ciel, au lieu d'un nuage fuligineux, qu'un gaz invisible et léger qui s'évanouit aussitôt. Il n'y a pas aujourd'hui aux États-Unis une usine qui ne possède son transformateur de fumée, son « american stoker ». Pas une où ne soit installé un appareil à réglage automatique, soufflant à volonté le froid ou le chaud et renouvelant l'air dans la fabrique entière *tous les quarts d'heure*. A la « Natural Food Company », l'aération est une merveille. Au haut d'une tour de 75 mètres, une machine aspire en plein ciel de l'air pur et l'envoie dans tous les bâtiments de l'usine. L'atmosphère est renouvelée *toutes les cinq minutes*. Quant à la température, elle est réglée de telle sorte par des thermostats électriques qu'elle ne varie pas d'un dixième de degré.

Après le bienfait de l'air, cet autre bienfait aussi précieux : celui de l'eau. Là-bas, la D. C. R. offre à son personnel 14 salles de bains... et le moyen de s'en servir. Chacun a droit par semaine à 20 minutes en hiver et à 40 minutes en été pour deux bains. Et ce temps-là lui est payé! C'est un sacrifice de 3.000 francs de salaires que la compagnie fait annuellement. Partout, aux usines modèles de Leclaire, à celles de North-Plymouth, l'hydrothérapie est en même faveur. Les Aciéries de Joliet comptent 16 salles de bains, ouvrant le matin à 7 heures pour ne fermer qu'à 9 h. 30 du soir. 13.000 bains sont pris chaque année. Aux usines Ferris, dans une vaste piscine d'eau salée, assez profonde pour permettre les plus brillants plongeons, les ouvriers trouvent la mer à domicile. Mais rien ne peut rivaliser comme confortable et installation

avec les bains de la « Natural Food Company », 14 salles en mosaïque et en marbre d'Italie, où l'ouvrière a droit par semaine à trois heures payées sur son temps de travail. La somme dépensée pour cet établissement dit assez son luxe : 500.000 francs!

Aux usines Heinz, qui alimentent de pickles, de moutarde et de conserves la moitié du Nouveau Monde, il n'est pas jusqu'aux collaborateurs inférieurs qui ne soient traités avec de tels soins ; outre des chambres d'aération avec ventilateurs électriques, les chevaux ont leurs salles de massage et des bains turcs!

Les membres et l'estomac. — Repas qui coûtent peu et repas qui ne coûtent rien.

Un dyspeptique n'est jamais content. Il bâille et boude à l'ouvrage. Un usinier yankee ne saurait trop se soucier de l'estomac de ses ouvriers. Dût-il lui coûter un sacrifice apparent, compensé d'ailleurs par un meilleur rendement de travail, il retient son personnel à déjeuner. Plus de gaspillage de temps pour l'ouvrier. Seul le barman du coin y perd, en gardant son whisky pour compte. Dans une grande usine de Ludlow, douze tickets de repas avec potage, rôti, légume et desserts ne coûtent au pensionnaire que 10 francs. Comme le bon colonel, qui goûte la soupe de ses hommes, le chef d'industrie le plus affairé trouve toujours une minute pour faire un tour aux cuisines et voir si chaque jour les repas varient. A North-Plymouth, voici par exemple le menu confortable du lundi : « Bœuf bouilli, pommes de terre, pudding, tarte, café ou thé. » Le prix ? — 0 fr. 95 ! Partout même extraordinaire bon marché, puisque partout l'usine tient table ouverte sans bénéfice. A Cleveland, un plat de viande et du pain : 0 fr. 30 ; légumes et pain : 0 fr. 15 ; plats sucrés : 0 fr. 15 ; sandwich et fromage : 0 fr. 10 ; et pour qui veut se régaler, une soupe à la tortue, mets de choix : 0 fr. 25. A la « Natural Food Company », le repas des ouvriers avec soupe, poisson, viande, légume, crème et thé, à prix fixe... : 0 fr. 50 ! Quant à celui des ouvrières, l'addition est tôt faite. Il est entièrement gratuit. Et les « girls » déjeunent par petites tables dans une salle à manger, gaîment décorée, d'immenses baies ouvertes sur le large et mouvant ruban du Niagara, tandis que l'une d'elles exécute sur un piano à queue offert par l'usine les plus entraînantes « two steeps ». Gratuit également le repas des « girls » aux usines Patterson, gratuit et en musique!

Causeries sur les toits. — Un tour de chevaux de bois. — Les soirées de Shakespeare.

Car la gaité dans l'Usine Modèle est un programme de la journée. Parmi les industriels des États-Unis, c'est à qui imaginera le délassement



QUELQUES GRATTE-CIEL DANS LE QUARTIER DES AFFAIRES.

le plus aimable pour couper de façon imprévue le labeur quotidien. Aux usines Heinz, les ouvrières ont droit à tour de rôle à une promenade en voiture dans les allées ombrageuses du grand parc où l'établissement est blotti. Là encore, elles trouvent sur le toit du dixième étage de la fabrique des jardins suspendus, verdoyants et fleuris, avec des petits coins en retrait, des « cosy corners », où elles bavardent avec des rires jeunes, en oubliant un instant la confection des pickles. A côté de son restaurant, l'Horlogerie Waltham a installé un jardin d'hiver avec des fontaines jaillissantes et d'admirables fleurs.

Aux usines Ferris, les ouvrières ont une salle de danse où elles vont à midi bostonner à cœur joie. A Greenpoint, une fabrique de jute a réservé un étage entier, où quatre cents jeunes filles trouvent de midi à une heure une salle de bal avec orchestre mécanique, un manège de chevaux de bois électriques et un skating! C'est la musique qui entraîne au travail tout le personnel d'une grande cigarerie de Floride. A Aurora on danse éperdument.

Et bien entendu tout le monde joue la comédie. Pas une usine qui n'ait sa salle de théâtre. On joue à Ludlow, on joue à North-Plymouth. Il y a quelques années, les ouvriers d'Aurora ont donné une représentation du *Roi Lear*, de tous points remarquable. Les jeunes filles de la « Nationale Caisse Enregistreuse » ont fondé en 1896 un cercle dont les soirées littéraires sont de haut goût. En 1903, au « Woman's Century Club », on a parlé brillamment de littérature et de sociologie, de musique et de voyages. On applaudissait tour à tour à des conférences sur Wagner et sur le Japon.

Fermée pour cause de voyage. — Sur l'eau et dans les bois.

Quant à ceux qui préfèrent des distractions plus vigoureuses, des salles de sport admirablement agencées les accueillent aux instants de liberté : 5.000 personnes peuvent évoluer dans le gymnase de la Filature de Ludlow, où les « girls » se livrent à des parties de « basket ball » endiablées. Chez Carnegie, à Homestead, quatorze comités sportifs groupent les amateurs de cricket et de rugby, de base ball et de bowling. Le club des Aciéries de Joliet, dont la construction a coûté 260.000 francs, offre aux ouvriers de l'usine une installation de culture physique merveilleuse.

C'est en donnant à leurs collaborateurs des plaisirs en commun que les patrons américains développent cette « force de sympathie » qui, selon le mot de l'un d'eux, M. Patterson, « doit être le moteur de l'usine au XX^e siècle ». Tous les samedis, la maison Siegel and Cooper de New-York affrète un petit paquebot et envoie une centaine de jeunes filles passer la journée du dimanche sur une plage de la côte de l'Atlantique, où elle possède des villas. Les Usines d'Aurora ont deux installations, l'une à 5, l'autre à 10 kilomètres, où leurs ouvriers, du samedi au lundi, vont camper en plein bois. Le « camping » de forêt est un sport essentiellement chic en Amérique. Pendant quinze jours, chaque année, les fabriques de Dayton offrent ce luxe aux « boys » qu'elles emploient. Dans les grandes occasions, le patron donne même parfois l'ordre de boucler l'usine, et les 3.500 ouvriers filent en voyage. Au moment de l'exposition de Saint-Louis, il ne fallut pas moins de six trains pour emmener tout le monde à la grande « exhibition ».

Pour vivre heureux, vivons unis. — Le « Social Welfare ».

L'ouvrier de l'Usine Modèle a le corps et l'esprit en bonne santé. Il aime son atelier, le chemin lui en est cher. L'usine est la grande maison où le travail s'éclaire chaque jour d'un rayon de joie ; il s'attache à sa fortune et s'enorgueillit de son succès. Chaque fabrique, par des projections photographiques, intéresse son personnel à ses efforts et à son développement. Les marchandises amoncelées sur les quais des gares, les lourds cargos s'en allant là-bas, au loin des mers, dans la vieille Europe, là-bas aussi par delà le Pacifique débarquer leur chargement sur les quais de Tokio, de Shangai, de Colombo, les plaques lumineuses font défiler sous les yeux émerveillés la vie prolongée de l'usine. C'est donc de cette entreprise gigantesque qu'ils sont les bons artisans ! Les produits de leurs mains coururent ainsi le monde, portant la marque de la fabrique triomphante, la firme victorieuse. Car des chiffres sur un transparent viennent à l'instant de proclamer la défaite des maisons rivales.

L'orgueil de la marque qui l'emploie, c'est un sentiment que l'ouvrier américain possède au plus haut point, et c'est un sentiment excellent, car il le porte à voir dans le patron, qui le traite de si affectueuse façon, non pas un maître, dont le succès vous est à tout le moins indifférent, mais un chef, dont on est fier d'être le soldat.

La même bonne entente qui unit l'industriel et l'ouvrier règne dans toute l'armée des travailleurs, qui mènent en commun une vie saine de labeur, de bien-être et de joie. Dans l'Usine Modèle, la solidarité est extrême. A Dayton, le « Woman's Century Club » est une œuvre de philanthropie charmante ; les « girls » qui en font partie vont tour à tour visiter les petites camarades malades, leur apporter des fruits et des fleurs. Certaines d'entre elles, remarquées pour leurs qualités intellectuelles, sont déléguées par le Club pour aller étudier dans les usines des États-Unis les innovations susceptibles d'ajouter encore au bien-être général, au « Social Welfare ». Toutes les grandes fabriques ont leurs associations mutuelles. Ludlow a sa société de prévoyance, très florissante ; la « Natural Food Company », la société du Rayon de Soleil. Chez Sherwin-Williams, l'œuvre de prévoyance est organisée de si parfaite façon que 90 p. 100 des ouvriers y ont adhéré,

en payant à la caisse commune un sou par dollar de salaire ; chacun est assuré, en cas de maladie, de toucher pendant trois mois la moitié de ses gains habituels. A la « General Electric Company », l'ouvrier condamné à l'inaction reçoit pendant un maximum de treize semaines 120 francs par mois ; s'il meurt, sa famille a droit à une somme de 500 francs pour parer aux plus urgentes nécessités. En une seule année, en 1904, la société a versé ainsi à ses membres 8 000 francs d'indemnités.

La « force du cœur » est le secret de la paix sociale.

Un ironiste dira peut-être en souriant : « Très bien votre usine ! Du soleil, du bon air, des douches, des salles de bains en marbre. Excellent ! Une bonne cuisine, un tour de valse, une rêverie sur les toits, théâtre, musique et conférences. Parfait ! Sans oublier, bien entendu, sports et voyages ! Bravo !... Mais, permettez, le travail ?... L'ouvrier est enchanté ? Je vous entends bien !... Mais le patron ? »

Le patron l'est aussi. Sa prospérité est intimement liée au bonheur de ses ouvriers. Une usine qui travaille dans la paix et dans l'allégresse générale travaille mieux qu'une autre ; sa production est plus rapide et de qualité meilleure... Tous les grands industriels d'Amérique, expérience faite, le proclament. « Notre œuvre d'amélioration sociale, se plaisent à dire MM. Sherwin et Williams, nous paie en dollars et en cents, aussi bien qu'en plaisir d'accomplir une bonne action. Tout cela augmente la capacité de production de notre usine. » De fait, si leurs ouvriers sont heureux comme coqs en pâtre, tous les plaisirs qu'ils trouvent aux usines de Cleveland ne les empêchent pas de donner au patron un excellent travail quotidien de neuf heures trois quarts. Les résultats économiques et financiers du « Social Welfare » ont été tels qu'aujourd'hui la Compagnie

Sherwin est la plus grande « of the World », alors qu'en 1866 M. H. Sherwin était un tout petit commerçant de Cleveland. En ce moment, il téléphone ses ordres à 17 succursales à travers les États-Unis et le Canada. Les 1.200 ouvriers fabriquent chaque jour 30.000 boîtes de peinture ; 220.000 gallons de vernis s'alignent dans ses magasins. Un steambot, qui est sa propriété, parcourt chaque année sur les rivières et les lacs des États près de 30.000 kilomètres.

Aux usines de conserves de Pittsburgh, même méthode, même résultat, même prospérité. En 1869, à Sharpsburgh, le jeune Heinz reçoit de son père un petit terrain de 30 ares. Il le cultive avec ardeur et loue une boutique de quatre sous pour y débiter ses légumes conservés et ses confitures ; deux femmes suffisent à la fabrication. Le gaillard a le cœur à l'ouvrage, et les deux « girls », cordialement traitées, sont des collaboratrices infatigables. Tout va si bien que M. Heinz, quelques années après, installe à Pittsburgh une usine où travaillent aujourd'hui 4.000 personnes. Dernièrement un chaland a amené aux nouveaux établissements la petite boutique de jadis, transportée comme une relique. Deux vieilles femmes avaient, elles aussi, fait le voyage. C'étaient les deux « girls » d'autrefois. M. Heinz les fit monter sur la scène de la salle des fêtes et, très ému, la gorge serrée, dans l'enthousiasme fou de tout un peuple heureux, leur présenta les 4.000 travailleurs, héritiers de leur tâche et de leurs premiers efforts.

Toute l'Europe suit l'exemple de l'Amérique.

C'est M. Heinz qui, d'un joli mot, a résumé la question des Usines Modèles, on serait tenté de dire toute la question ouvrière. « C'est la force du cœur (*the heart power*) qui meut le monde. »

Les grands usiniers d'Europe, en Angleterre, en France, en Belgique, ne pensent pas autrement. Eux aussi estiment que le sentiment d'une communauté de pensée et de vie entre l'industriel et ses ouvriers, l'attachement à une œuvre dont la prospérité se reflète en bien-être et en joie sur ses plus modestes artisans, font des uns et des autres des associés, des amis. Ils ont même bonne volonté que les usiniers d'Amérique, mais ils ne sont pas comme eux servis par les circonstances. Là-bas, quand se sont établis ces palais du travail que nous venons de visiter, le sol était libre, il s'offrait largement à tous ; on pouvait choisir sa place à l'endroit même où la nature avait préparé la richesse de ses forêts, le trésor de forêts de ses chutes d'eau, l'eau des lacs et la route des fleuves. Quelle différence ici, dans notre vieille Europe, où la terre vaut son pesant d'or, où chaque parcelle de terrain a déjà son occupant et sa destination ! Ajoutez qu'on ne peut pas, à moins de courir à la ruine, à moins d'un suicide financier, faire soudainement table rase du passé. Ce n'est pas en un jour qu'on substitue aux vieilles usines, dont l'installation représente un capital énorme, de nouvelles constructions qui en représentent un autre.

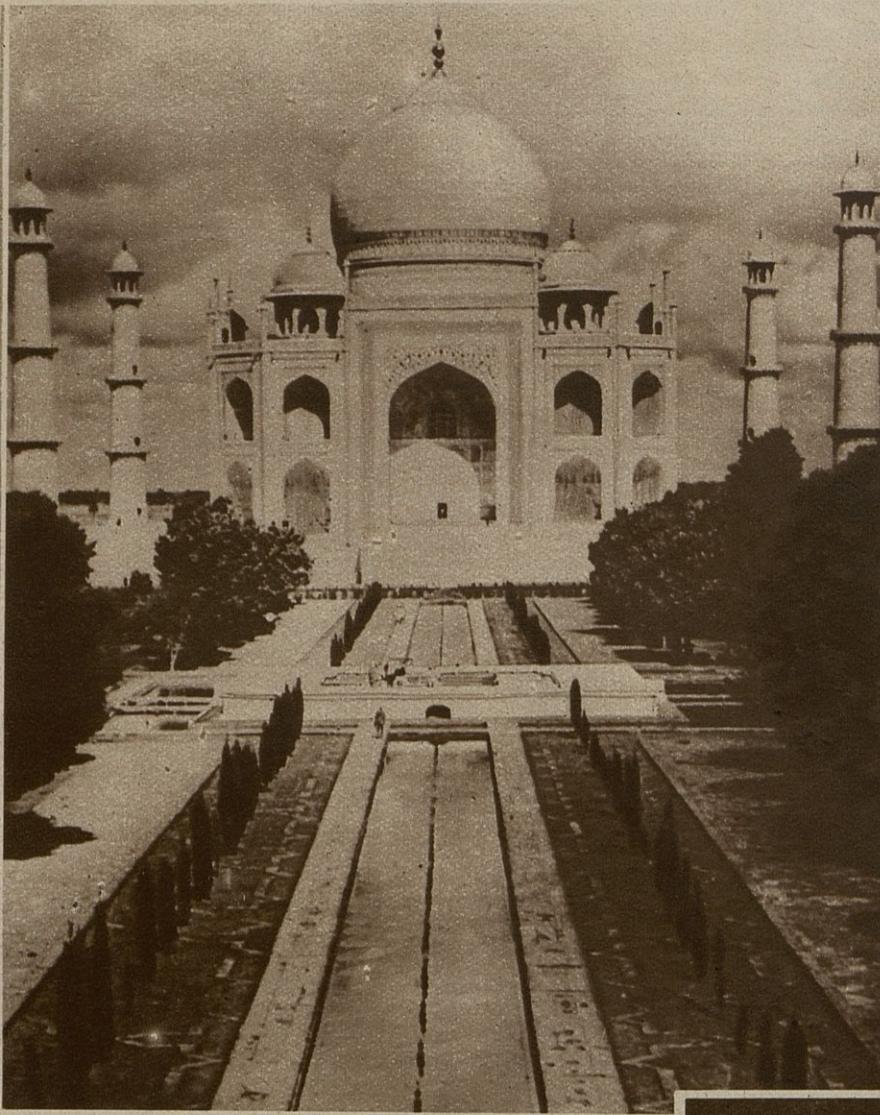
Dans le mouvement d'amélioration sociale constaté en Europe, les « patrons » français ont tenu à honneur d'être au premier rang. A la Briche, près de Blois, M. Cail dirige une entreprise de culture et d'industrie qui peut rivaliser avec les exploitations américaines les mieux organisées. Près de Fontainebleau, à Champagne, la Compagnie du Creusot a créé autour de ses nouvelles usines, dans le cadre charmant que dessinent au bord de la Seine les coteaux de Thomery et la forêt de Fontainebleau, un village modèle dont il faut saluer avec joie l'heureux développement. Qui ne voit là en effet des gages précieux de paix sociale et la meilleure garantie d'une union entre ouvriers et patrons, que tous les semeurs de haine n'empêcheront pas de devenir chaque jour plus étroite et plus affectueuse ?

ARMAND RIO.

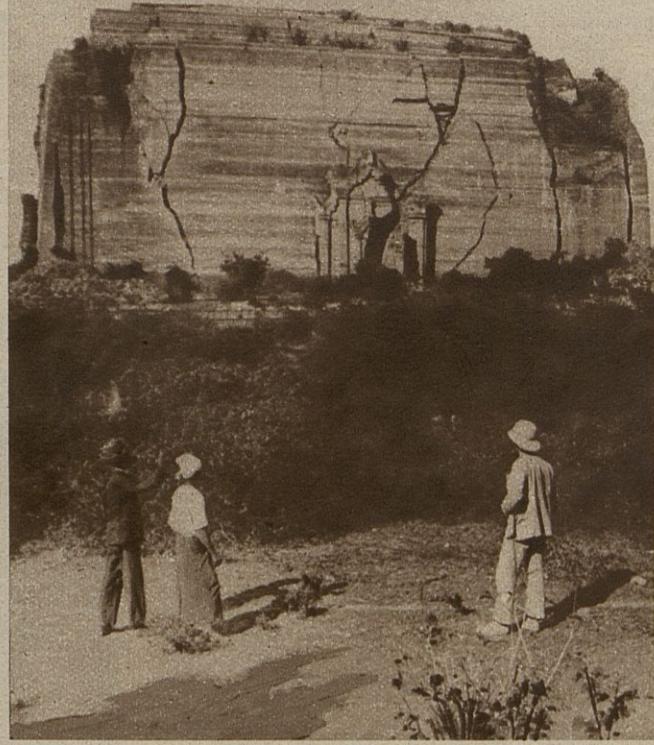


NEW-YORK, DANS LE QUARTIER DE LA BOURSE.

CE QUE LE VOYAGEUR PEUT VOIR DANS L'INDE



Au Bengale, à Agra, se voit ce mausolée, que le prince mogol Djiham-Chah bâtit à son épouse. Ses proportions, la richesse de sa décoration intérieure de marbre sculpté, n'ont été égalées dans aucun autre monument.



Dans l'île de Ceylan, à Ningoon, près de Burna, au fond d'une forêt de broussailles, le voyageur peut contempler ces ruines d'un temple qui fut probablement l'édifice en briques le plus grandiose du monde.



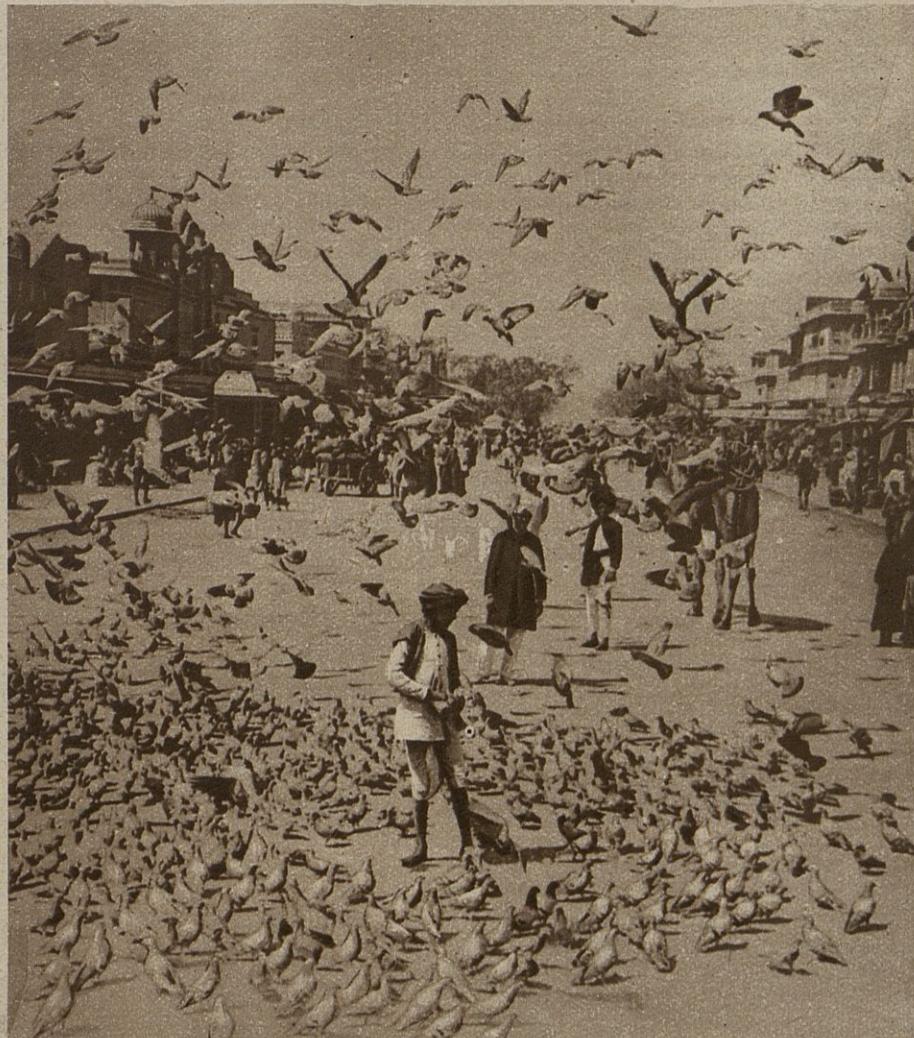
A Delhi, on va voir travailler les patients artistes qui passent de longues années à sculpter la même défense d'éléphant, dont leur ciseau minutieux fait une véritable dentelle d'ivoire ; comme tous les ouvriers et artisans de l'Inde, celui-ci ne travaille qu'accroupi. Ils comptent leur temps pour rien, pourvu que l'œuvre soit parfaite. A Ceylan, les bouddhistes se prosternent dans un temple souterrain devant des statues colossales de Bouddha, sculptées là, il y a des siècles, à même le roc.



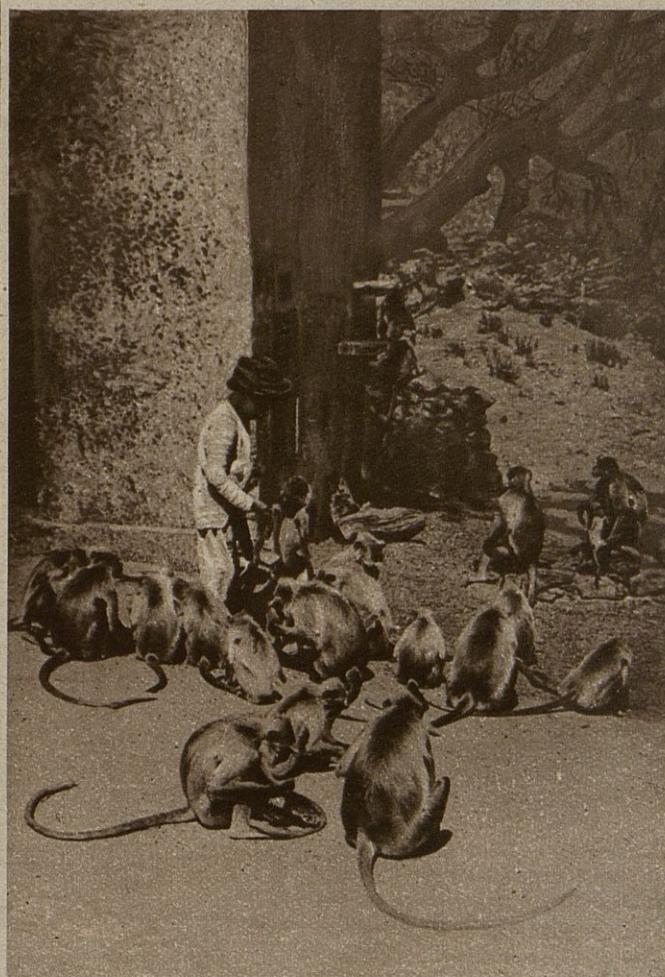
VOYAGE A TRAVERS LE PAYS DES MERVEILLES



Les indigènes de Ceylan empêchent leurs bateaux de chavirer en les munissant de ce balancier, qui se compose de deux longues et fortes antennes, à l'extrémité desquelles est liée transversalement une lourde pièce de bois.



A Jaïpour, comme dans plusieurs autres villes de l'Inde, le personnel des temples et les gens pieux nourrissent d'innombrables pigeons, qui n'appartiennent à personne, mais qu'il est défendu de tuer, car ils sont regardés comme sacrés.



Partout où il porte ses pas dans l'Inde, le voyageur est émerveillé des spectacles qui s'offrent à ses regards. La nature y est splendide : l'homme y a créé des œuvres féeriques. Voici, à gauche, le palais du Maharajah d'Udaipur. A droite, ce sont les singes sacrés que les brahmes de Bénarès nourrissent dans une pagode et comblent de soins, car, en vertu de la loi de métémphose, en chaque animal est enfermée une âme humaine en voie d'évolution.



ECHO S



APPRENONS L'ALLEMAND

À juste titre, du fait de nos amitiés anglo-saxonnes, l'étude de l'anglais se répand de plus en plus en France. L'exemple est donné par le chef de l'État lui-même. Lors de son récent et triomphal voyage en Grande-Bretagne, M. Poincaré, avec un succès inoubliable, a prononcé son discours de Glasgow... dans la langue de Shakespeare.

Si l'enseignement de l'anglais se propage chez nous avec une intensité croissante, celui de l'allemand, par contre, va se raréfiant — par suite d'un sentiment bien naturel, mais peut-être un peu irréfléchi. Dans nos collèges, les classes d'allemand sont presque désertes, et M. Ernest Lavisse s'en afflige avec raison. Si nous ignorons sa langue, comment, à l'avenir, surveillerons-nous efficacement notre inquiétante voisine? Or, cette surveillance s'impose. Abattue pour l'instant, l'Allemagne travaille déjà à se relever. Elle y réussira et redeviendra puissante, estime M. Lavisse, qui explique à ce propos :

« Voilà une raison décisive pour ne pas la perdre de vue, pour la regarder au contraire avec une intense attention, comme pourront le faire des observateurs, nombreux, spécialisés, perspicaces et patents. Il nous faut savoir d'abord si l'Allemagne est capable de s'assagir. Reconnaîtra-t-elle les fautes et les crimes que son stupide orgueil et son inhumanité lui ont fait commettre? Acceptera-t-elle autrement qu'en paroles et en écritures la paix qu'elle a signée? Demeurerons-nous pour elle l'ennemi privilégié, je veux dire celui qu'il faut tuer d'abord pour retrouver la possibilité de l'hégémonie? Les intentions de l'Allemagne à notre égard et à l'égard de ceux qui, avec nous, l'ont vaincue, ses vues d'avenir, sa volonté d'avenir ne peuvent être complètement dissimulées par elle, bien qu'elle soit capable d'hypocrisie collective. Les Parlements d'Allemagne, les journaux allemands, les tribunes des réunions publiques, les Professoren, des Lehrer hauts et bas parleront. Personne ne contestera que voilà une matière où il est important que nous soyons informés... »

Or, ces informations précieuses, seule la connaissance de l'allemand nous les donnera. Continuons donc à apprendre — par mesure de sécurité — la langue de l'ennemi héréditaire. Il faut être en mesure d'entendre ce qui se dit outre-Rhin...

LA RIPOSTE DU SAVANT

C'ÉTAIT l'autre soir, dans le salon de la belle Mme de X...

Entouré d'un essaim de jolies femmes, un vieux savant pérorait agréablement :

« Le mot « mode » évoque ce qui change... ce qui passe... Esclave du caprice féminin, la mode naît et meurt sans avoir vécu davantage que ces jolis papillons aux ailes transparentes que l'on nomme les « éphémères »... C'est ainsi qu'à Paris...

— Permettez, cher maître, interrompit avec vivacité une auditrice, il en va de même en tous pays... Sous les latitudes les plus diverses, les femmes s'accordent à aimer ce qui est fugitif...

— Vous croyez, chère madame? répliqua le savant avec une douce ironie... Apprenez donc qu'au Japon les modes n'ont pas changé depuis deux mille cinq cents ans !!! »

DANS LA LUNE...

DÉCIDÉMENT, la crise du charbon est appelée à nous en faire voir.... de toutes les couleurs!

C'est ainsi que, pour nous consoler de la raréfaction de la houille.... noire, on nous fait trevoir, dans un mirage auréolé d'azur, l'existence de la houille.... bleue.

Oui, M. Cels, sous-secrétaire d'État, vient d'instituer la Commission de la « houille bleue ». Cette Commission essaiera de réaliser,

sur certains points choisis de notre littoral, l'utilisation « pratique » du flux et du reflux... Ainsi des milliards de chevaux-vapeur pourraient être fournis par les maré moteurs, — et les crises se trouveraient conjurées!...

Elles seraient résolues, ô miracle, par la force de la marée!

« Hum! goguenardent les sceptiques, c'est placer la solution du problème dans la lune... où précisément les savants voient la cause de la marée. »

Dès à présent, l'eau de mer, choisie par M. Cels comme le digestif capable de nous faire avaler la crise du charbon, a été baptisée l'« eau de Cels »!!!

LES QUATORZE CONDITIONS...

IL ne s'agit point ici des quatorze principes de M. Wilson, mais des quatorze conditions auxquelles doit satisfaire, à Londres, une demoiselle de téléphone... En voici l'énumération alléchante :

- 1^o Une jolie tourne ;
- 2^o Une courtoisie exquise ;
- 3^o Une exactitude minutieuse ;
- 4^o Une grande activité ;
- 5^o Un tact parfait ;
- 6^o Une discréption absolue ;
- 7^o La capacité de passer un examen sur des sujets primaires ;
- 8^o Une vive aptitude à la carrière choisie ;
- 9^o Une politesse sans défaillances ;
- 10^o L'art d'inspirer confiance ;
- 11^o Une voix agréable ;
- 12^o Le « contrôle » de soi-même ;
- 13^o Un grand esprit de discipline ;
- 14^o Une famille honorable.

Une femme qui possède toutes ces qualités est évidemment une femme modèle. Aussi le chef du service téléphonique de Londres déclare-t-il : « Si vous voulez une bonne épouse, choisissez-la parmi mes administrées. »

Mais il semble bien que ce monsieur soit un pince-sans-rire, car il ajoute :

« Il est probable que mon conseil est suivi et que toutes mes téléphonistes sont déjà retenues : c'est pourquoi sans doute aux demandes de communications elles répondent si souvent : *pas libre!* »

MÉTAPSYCHIE !

SPIRITISME,... occultisme,... il n'y avait là jadis, pour les esprits sérieux et les gens de sens rassis, que matière à plaisanteries.

Il en va tout autrement maintenant. Les travaux des « sociétés d'études psychiques » tendent à faire entrer l'occultisme dans le domaine véritable de la science. Une évolution se dessine dont le Dr Stéphen Chauvet, l'autre jour, marquait le sens en ces termes :

« Les siècles passés ont assisté à la mutation lente, mais progressive, de l'alchimie en chimie et à celle de l'astrologie en astronomie. Le siècle actuel nous fera assister à l'évolution de l'occultisme d'hier en la science positive de la métapsychie. »

Cette évolution vient d'être consacrée par un fait sensationnel : la création, à Paris, d'un Institut métapsychique international, placé sous l'égide d'une élite de savants.

Ajoutons, pour ceux qui l'ignorent, que la métapsychie est l'étude rigoureusement scientifique des phénomènes psychologiques restés jusqu'à présent mystérieux. La métapsychie se propose notamment de mettre en évidence « des principes dynamiques indépendants du corps et des principes psychiques d'ordre supérieur, indépendants du fonctionnement cérébral ».

Le directeur du nouvel Institut, le Dr Gustave Geley, estime que la métapsychie est appelée à susciter la « renaissance de l'Idéalisme » et à provoquer, par suite, la « rénovation complète de la vie morale et sociale de l'humanité ».

Ne soyons point étonnés, après cela, que l'Institut Métapsychique ait été reconnu « d'utilité publique ».

◊ ◊ ◊

LES « 24 COLONNES » DE M. LEBUREAU

UN de nos lecteurs, — féroce ennemi de M. Lebureau, — nous adresse le document impressionnant qu'on va lire.

Les conducteurs des ponts et chaussées sont astreints, paraît-il, à établir, au sujet de la « viabilité sur les chaussées des routes nationales », un état destiné à édifier l'Ad-mi-nis-tration.

Or, cet état ne comprend pas moins de *vingt-quatre* colonnes! lesquelles doivent être remplies conformément aux termes minutieux de l'instruction suivante, dont il convient de savourer goutte à goutte les détails ébouriffants :

« Les longueurs portées dans la colonne 3 sont les longueurs officielles des routes, arrêtées par l'Administration au 1^{er} janvier de l'année considérée.

« Les nombres portés aux colonnes 4, 5, 6 et 14, 15, 16 sont ceux qui figurent à la fin « des états de viabilité par hectomètre, fournis « par le conducteur.

« Les colonnes 8, 9 et 10 donnent les quotients des colonnes 4, 5 et 6 multipliés par « 100 et divisés par la colonne 7.

« Les colonnes 11, 12 et 13 donnent les produits des colonnes, 8, 9 et 10 par la colonne 3.

« Les colonnes 17, 18 et 19 sont les quotients respectifs des colonnes 14, 15 et 16 par les colonnes 4, 5 et 6.

« Les colonnes 20, 21 et 22 donnent les produits respectifs des colonnes 17, 18 et 19 par les colonnes 11, 12 et 13.

« La colonne 23 est la somme des colonnes 20, 21 et 22.

« La colonne 24 est le quotient de la colonne 23 par la colonne 3.

« Les nombres portés dans la récapitulation sont la reproduction pure et simple « de ceux qui figurent au tableau.

« Les proportions pour 100 au tableau final « s'obtiennent en divisant chacune des longueurs partielles portées dans la récapitulation par la longueur totale correspondante.

« Les longueurs s'expriment en kilomètres « avec trois décimales ; les coefficients et les proportions pour 100, avec deux décimales ; « les produits, avec trois décimales. »

Et allez donc!... Ouf!... n'en jetez plus! Un tel monument de papierasse laisse rêveur!... Après que les conducteurs se sont épousés à satisfaire aux exigences de casse-tête aussi chinois, leur reste-t-il beaucoup de temps pour s'occuper de la « viabilité » elle-même?

◊ ◊ ◊

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

AVEC du travail, du travail et encore du travail, la France peut — jusqu'à un certain point — facilement sortir de sa situation actuelle. Elle arrivera à un point de prospérité économique qu'elle n'a jamais connu. La réaction contre la tension des années de guerre est éminemment passagère, et l'action morale peut en venir à bout. J'ai beaucoup cherché pour voir si la situation de la France appelait d'autres remèdes, je ne le crois pas. Avec le travail les prix baisseront, avec le travail nous rembourserons notre dette, avec le travail, enfin, nous nous améliorerons. La France a-t-elle besoin d'autre chose que de se libérer et de se mettre sur le terrain économique à la hauteur à laquelle elle a su se placer sur le terrain guerrier ?

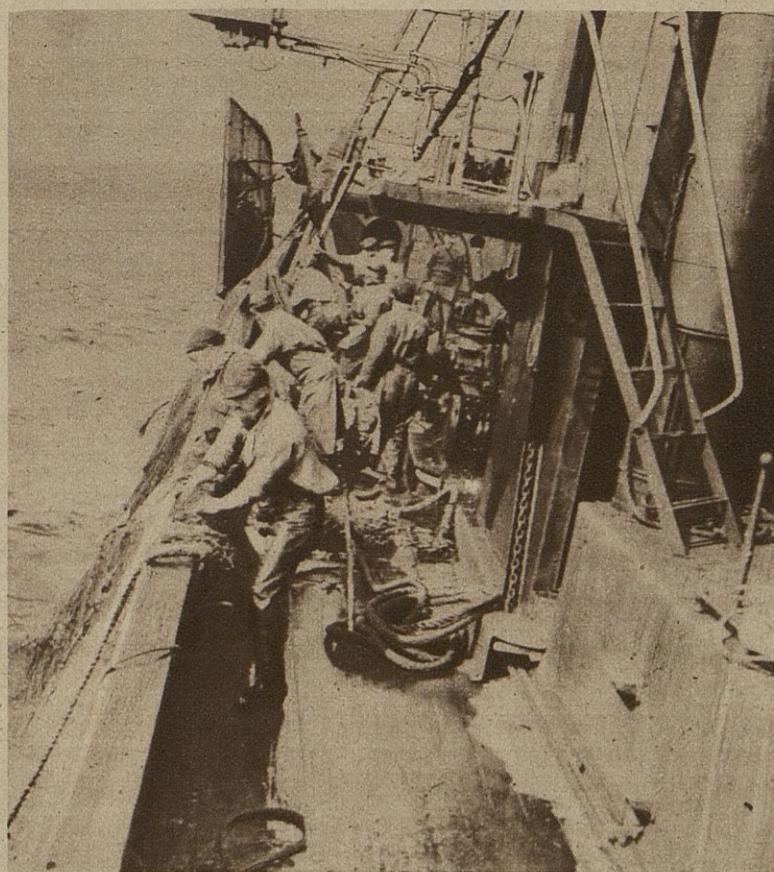
M. ARTAUD,

Président de la Chambre de Commerce de Marseille.

DEMANDONS A LA MER DE NOUS NOURRIR



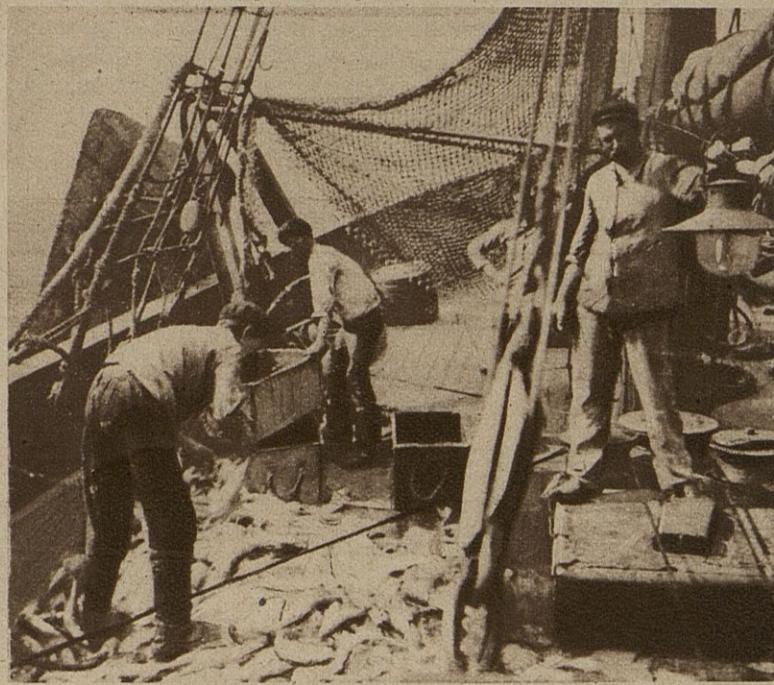
Un chalutier à vapeur traînant son chalut en mer.



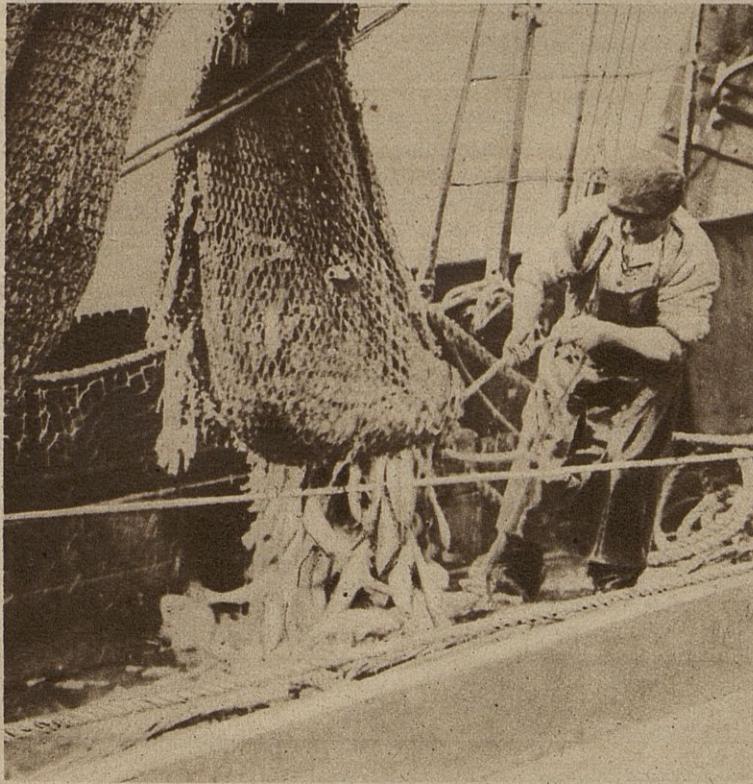
Le chalut, plein de poisson, est ramené à bord.



Le triage du poisson ramené par le chalut.



Quelques hommes achèvent le triage de la pêche.



La cherté persistante de la vie fait plus que jamais envisager les moyens de fournir en grandes quantités le poisson de mer à l'alimentation publique. Ce n'est pas sans peine que l'on tire cette ressource de l'Océan. La grande pêche nécessite un matériel important et des opérations pénibles. Chez nous, diverses compagnies sont adonnées à cette industrie, entre autres la « Compagnie Lorientaise de Chalutage » et les « Pêcheries de l'Océan », qui nous ont communiqué ces photographies. C'est un chalutier au travail. A gauche, on vide la poche du chalut ; à droite, c'est la préparation du poisson à terre.

LA RÉORGANISATION DE LA PÊCHE MARITIME

La France, dont les côtes mesurent environ 3.000 kilomètres, n'a pas, si on la compare aux autres nations, une pêche maritime en rapport avec l'étendue de son littoral. Cela tient à plusieurs raisons, dont la principale est l'ancienneté de ses méthodes de pêche qui, en certaines régions, n'ont pas varié depuis deux siècles. La pêche maritime s'est modernisée dans les pays voisins, Angleterre, Allemagne, Hollande, alors que nous n'avons suivi le mouvement que très lentement, comme à regret. Depuis plusieurs centaines d'années, les pêcheurs, de père en fils, pratiquaient la pêche traditionnellement. On vendait le poisson à la ville voisine, et l'on avait des périodes de bien-être ou de misère, suivant l'abondance ou la pauvreté de la pêche. Le chemin de fer a changé tout cela. Les demandes du consommateur se sont faites plus nombreuses et la pêche s'est intensifiée. Puis le bateau de pêche à moteur auxiliaire est né. Mais alors la routine des pêcheurs et leur défiance obstinée contre les procédés nouveaux sont venues entraîner l'industrie de la pêche maritime en notre pays. Ajoutons à cela une timidité des capitaux à s'employer dans l'exploitation des richesses de la mer.

Pour en donner un exemple, disons que les ports anglais de Hull et de Reamsey possèdent, à eux deux, 1.000 chalutiers à vapeur, tandis que la France entière en compte 250 !

Par ailleurs, dans beaucoup de villes de l'intérieur et dans nos campagnes, le public semble ignorer les qualités nutritives du poisson de mer. Il faut lui faire entendre que le poisson est un aliment riche, préférable souvent à certaines viandes de boucherie.

Et il faudra faire accepter également la consommation du poisson frigorifié comme on l'a fait accepter celle de la viande frigorifiée. En Angleterre, le poids du poisson débarqué et consommé équivaut au tiers du poids de la viande, soit produite, soit importée dans ce pays.

Le tableau suivant donnera une idée du rendement de nos ports de pêche comparé à celui des ports étrangers, au cours de l'année 1912 :

ANGLETERRE		
PORTE	QUANTITÉS DE POISSON DÉBARQUÉ	VALEURS
Grimsby	177.000.000 kil.	53.000.000 fr.
Yarmouth	112.100.000 —	20.000.000 —
Aberdeen	102.500.000 —	30.000.000 —
Lowestof	100.000.000 —	25.000.000 —
Hull	80.000.000 —	24.000.000 —
Lerwick	61.600.000 —	10.560.000 —
Fleetwood	40.200.000 —	12.060.000 —
ALLEMAGNE		
Geestmünde	46.980.000 kil.	14.094.000 fr.
Hambourg	22.685.000 —	6.805.000 —
Altona	18.660.000 —	5.598.000 —
Cuxhaven	12.373.000 —	3.712.000 —
HOLLANDE		
Ymuiden	52.500.000 kil.	14.700.000 fr.
FRANCE		
Boulogne	46.387.000 kil.	26.000.000 fr.
Fécamp	18.321.000 —	8.988.000 —
Saint-Malo-Saint-Servan	12.565.000 —	9.045.000 —
Lorient	9.925.000 —	4.148.000 —
La Rochelle	8.064.000 —	8.040.000 —

Nous sommes, on le voit, en état d'infériorité si nous nous comparons à l'Angleterre. Comment intensifier chez nous l'industrie de la pêche maritime ? Il nous faut d'abord moderniser nos ports, puis construire de nombreux chalutiers à vapeur et, enfin, il nous faut des frigorifiques.

Notre premier port de pêche, Boulogne, s'est modernisé rapidement, grâce, peut-être, au voisinage de l'Angleterre. On peut l'étudier comme s'approchant beaucoup du port modèle. Avec quelques améliorations, il deviendra le premier port du continent.

Au début de 1914, Boulogne possédait 111 chalutiers à vapeur, 26 cordiers et 103 voiliers. Le tonnage des chalutiers est en moyenne de 600 tonneaux avec des machines de 500 à 700 HP. Boulogne envoie ses bateaux

jusque sur les fonds de la côte occidentale d'Afrique, à Terre-Neuve et en Islande. Presque tous les chalutiers sont pourvus de la télégraphie sans fil. L'outillage du port comporte des grilles de carénage, un dock flottant et des ateliers de réparation et de construction. La ville possède des maisons pour la production de la glace artificielle et un commerce d'importation de glace naturelle venant des lacs norvégiens. Plusieurs usines de conserves de poisson sont installées à Boulogne.

En ce qui concerne le personnel, il existe pour les enfants se destinant à la navigation une école pratique ayant à sa disposition un petit chalutier à vapeur. Un cours de télégraphie sans fil est annexé à l'école. Il existe encore une école d'hydrographie qui prépare les capitaines de navire. On voit que Boulogne a réalisé à peu près la conception du port moderne.

Ce port doit sa prospérité à sa situation privilégiée. Il a été aidé, aussi, par la Compagnie des chemins de fer du Nord, qui a organisé son trafic de manière à réaliser l'enlèvement rapide de la marée. La question du chemin de fer est primordiale dans l'organisation d'un port de pêche.

Les autres ports français viennent très loin derrière Boulogne. Et, cependant, des ports de l'Atlantique, comme Lorient et La Rochelle, peuvent arriver, après les travaux nécessaires, à approvisionner tout le Centre et le Midi de la France ainsi qu'une partie de l'Espagne et de l'Italie.

**

La pêche maritime se divise en trois catégories : la grande pêche, la pêche au large et la pêche côtière.

La grande pêche se pratique loin du territoire continental, dans les parages suivants : Terre-Neuve, Islande, îles Féroé, mer du Nord (Dogger-Bank) et côte occidentale d'Afrique. Cette pêche, qui est presque uniquement celle de la morue, a sa plus grande activité sur les bancs de Terre-Neuve. Au cours de la campagne de pêche de 1914, le nombre de nos voiliers opérant là-bas était de 226. Saint-Malo, Saint-Servan étaient représentés par 131 bateaux, Fécamp par 46, Cancale en avait 16 et Granville 15. Nos pêcheurs partent de France dans la deuxième quinzaine de mars, et la traversée dure un mois.

Certains prétendent que ce sont les pêcheurs basques du cap Breton qui, abordant au Canada et découvrant ainsi l'Amérique cent ans avant Christophe Colomb, reconnaissent au passage les bancs de Terre-Neuve. Et cela paraît vraisemblable, car Jacques Cartier, touchant à Terre-Neuve en 1534, trouva aux caps et aux ports des noms français ou basques.

La hardiesse et le labeur de nos pêcheurs ne se sont pas démentis au cours des siècles, et notre pavillon a toujours été porté en ces lieux par une nombreuse flottille.

Dans la mer du Nord (Dogger-Bank) et aux îles Féroé, nous envoyons aussi des bateaux, mais en nombre moins considérable. C'est le port de Gravelines qui fournit le plus fort contingent.

La pêche, sur la côte occidentale d'Afrique, n'a pris une grande extension qu'en ces dernières années, par notre établissement sur la côte. La création de Port-Étienne, par exemple, facilite l'existence de nos pêcheurs en ces lieux nouveaux.

Il nous faut mentionner ici la pêche à la baleine, qui, bien que non pratiquée par nos pêcheurs, se fait dans les eaux de quelques-unes de nos colonies, notamment sur les côtes du Gabon et à Madagascar. Ce sont les Norvégiens qui viennent y pratiquer cette pêche avec les moyens les plus modernes. Des bateaux-usines qui accompagnent les bateaux chasseurs opèrent sur place. Ce sont d'importantes usines flottantes de 6.000 à 8.000 tonnes. Il faut s'attendre à voir s'éteindre la race des baleinoptères avec l'intensification de cette pêche méthodique.

La pêche au large donne comme butin : le hareng, le maquereau, le thon et les crustacés comprenant langoustes, homards et crabes. Le hareng est d'un grand rapport pour toutes les nations maritimes. Le produit annuel pour l'Angleterre et l'Écosse est de 75 millions de francs ; pour la Hollande, de 26 millions ; pour la Norvège, 15 millions et pour la France 14 millions.

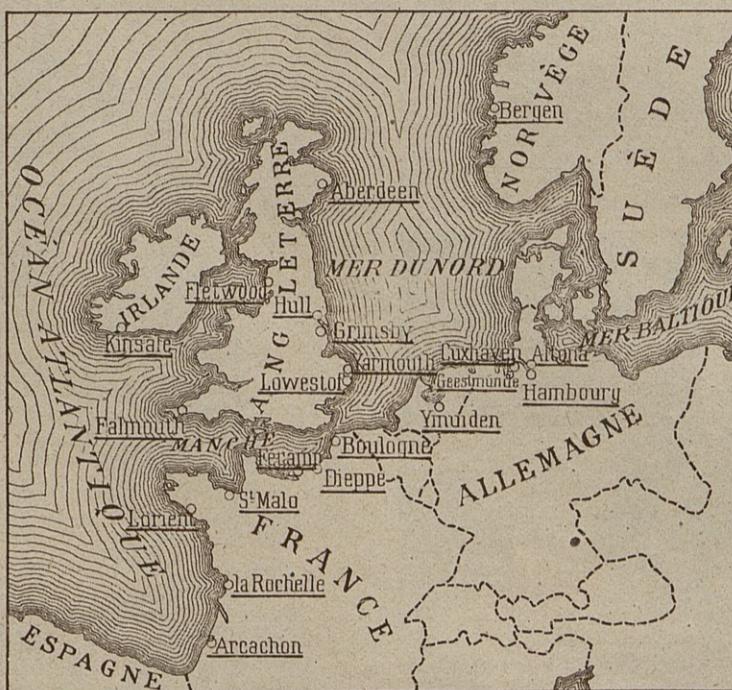
Le maquereau se pêche surtout au sud de l'Irlande et dans la mer du Nord. Signalons parmi les crustacés l'apparition, sur les marchés de la métropole, de la langouste verte pêchée sur les côtes de Mauritanie et d'une saveur égale aux plus renommées.

La pêche côtière concerne la sardine, le petit maquereau, l'anchois et le sprat.

Le chalutier à vapeur, destiné à remplacer presque complètement le chalutier à voile, est un bateau dont le tonnage varie suivant le genre de pêche auquel le destine son armateur. Ces navires peuvent se classer en trois catégories :

1^o Les chalutiers de 450 à 600 tonneaux, pratiquant la pêche à la morue en Islande et à Terre-Neuve pendant une partie de l'année et pêchant ensuite au poisson frais ;

2^o Les chalutiers de 280 à 350 tonneaux, qui pêchent à la morue en Islande



LES PRINCIPAUX PORTS DE PÊCHE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

de mars à juillet et qui font ensuite la pêche aux filets dérivants et le chalutage du poisson frais ;

3^e Les chalutiers de 65 à 300 tonneaux qui pratiquent toute l'année la pêche du poisson frais.

Ces trois catégories de bateaux pêchent avec le chalut à panneaux, dont le principe consiste à remorquer, en les forçant à s'écartez en divergence dans des sens opposés, deux panneaux de bois reliés par l'arrière à l'ouverture d'un grand filet qu'ils maintiennent ouvert. Cet ensemble forme une bouche gigantesque de 30 mètres de large et de 7 mètres de hauteur, que le bateau chalutier traîne sur le fond et qui ramasse ce qu'elle rencontre au passage. Le filet constitue une poche immense au fond de laquelle les poissons s'accumulent. Un filet intérieur formant une sorte de trappe les empêche de s'échapper.

Chaque bateau chalutier possède deux chaluts. Il embarque aussi des panneaux et des filets de rechange. Les panneaux de chacun des chaluts sont hissés à deux portemanteaux placés, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du bateau.

La longueur de la remorque des chaluts, dans l'opération de la pêche, est égale à cinq ou six fois la profondeur du fond.

Quant à l'opération de la remontée, elle exige beaucoup d'adresse et de sang-froid. Certains coups de chalut ont ramené des poids de 4.000 kilogrammes. Le filet chargé de butin est hissé au mât afin que le fond du sac du chalut soit amené à une certaine hauteur au-dessus du pont. On ouvre le fond de ce sac, et le poisson tombe sur le pont dans un endroit limité par des planches. Puis c'est l'opération du triage. Les poissons sont rangés et lavés. On les met dans des caisses avec de la glace concassée ou dans des



LES PÊCHEURS TRAVAILLANT A RENTRER LE CHALUT.

compartiments de la cale. Les poissons de grande valeur sont même enveloppés dans un papier spécial. Il y a aussi les poissons abîmés ou ceux qui n'ont pas de valeur marchande. On les conserve ordinairement pour fabriquer de la poudre de poisson ou des engrangés.

On a voulu doter les chalutiers d'appareils frigorifiques destinés à mieux assurer la conservation du poisson. Mais on se heurte ici à une question de tonnage. La chaudière tient déjà une grande place à bord, et c'est seulement avec l'emploi du moteur à pétrole que l'on pourra réaliser l'économie de poids suffisante pour installer des appareils de congélation.

Nos chalutiers pêchent dans la mer du Nord, la Manche et l'Océan Atlantique. Dans la Méditerranée, ce navire ne peut être employé à cause de la grande profondeur de cette mer et de la chute rapide des fonds. Cependant une partie serait exploitable : la partie orientale, du cap Bon à la Tripolitaine.

Il nous faut parler aussi des bateaux cordiers. Ces navires à vapeur sont ainsi nommés parce qu'ils se servent pour la pêche de longues cordes munies de milliers d'hameçons. Ils pêchent le congre, la raie, la merluche et le merlan.

Les cordiers ont un déplacement qui varie entre 90 et 110 tonneaux. La plus grande partie appartient au port de Boulogne. Ces bateaux seraient d'un emploi facile également dans certains petits ports de la côte bretonne à cause de leur faible tirant d'eau.

Ainsi la petite pêche côtière par voiliers s'efface devant la pêche industrielle à vapeur.

Les possibilités d'avenir offertes à nos vaillantes populations de pêcheurs ont engagé le ministre des Finances et le ministre des Travaux publics, des Transports et de la Marine marchande à déposer un projet de loi. Ce projet a été voté par la Chambre des députés en octobre dernier. 200 mil-



L'ARRIMAGE DU POISSON DANS LA CALE.

lions y sont demandés pour développer la flotte de pêche et organiser la pêche maritime.

Il a d'abord été prévu la construction d'un certain nombre de ports de pêche. Mais il y a sur tout le littoral de nombreux petits ports et même de simples stations de pêcheurs qu'il convient d'améliorer. Les travaux nécessaires s'élèveront à 20.000.000 de francs au minimum. D'autres travaux sont en train pour les grands ports de Boulogne, Lorient, Saint-Pierre et Miquelon. Ils le seront bientôt pour La Rochelle et Port-de-Bouc.

La création de l'outillage frigorifique a été reconnue comme possédant un caractère d'extrême urgence. Les frigorifiques de Lorient et de Saint-Pierre et Miquelon sont en construction et seront terminés avant la fin de l'année. Leur mise en service permettra d'apporter en France tout le poisson pêché à Saint-Pierre et Miquelon.

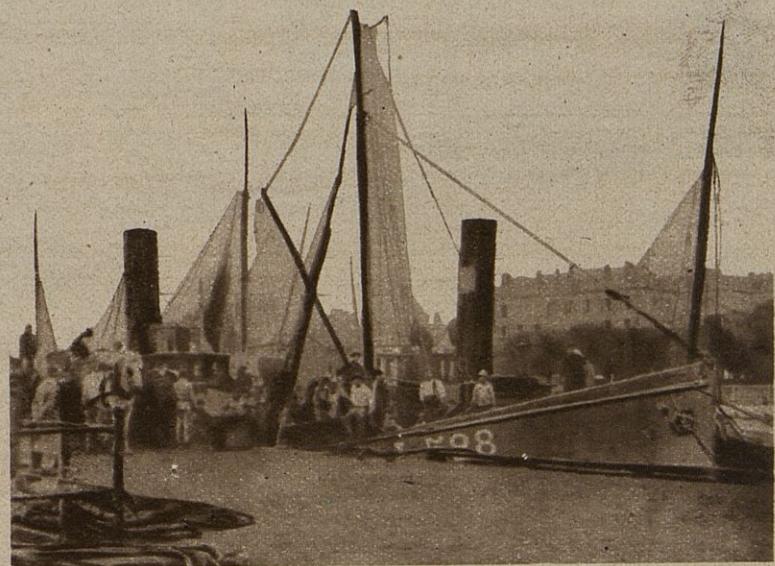
Les crédits demandés se répartissent ainsi :

Flottille de pêche et de transport des produits de la pêche	50.000.000 fr.
Ports de pêche	115.000.000 —
Usines diverses, frigorifiques et autres outillages fixes et mobiles	35.000.000 —
Total	200.000.000 fr.

**

Il nous faut surtout des moyens de transport. Sans eux, tous les efforts faits par les amateurs et les pêcheurs seraient vains. Et nul doute que les pouvoirs publics n'aient à cœur de développer par toutes les initiatives cette industrie de la pêche maritime qui occupe à l'heure actuelle plus de 200.000 individus.

ROBERT BEAUFORT.



LE DÉBARQUEMENT DU POISSON.

L'INCENDIE DU GRAND THÉÂTRE DE MARSEILLE



Le Grand Théâtre de Marseille a été détruit le 13 novembre par un incendie qui, heureusement, éclata avant la représentation. Construit en 1786, il n'avait pas une grande valeur artistique, mais sa scène fut presque constamment occupée par d'excellentes troupes et, à ce titre, les Marseillais, en attendant qu'on le rebâtisse, le regrettent vivement. Cette photographie de l'incendie est curieuse en ce qu'elle fut prise à six heures et demie du soir, c'est-à-dire presque de nuit.

Un Jour viendra

ARYS

3, Rue de la Paix, 3

PARIS



Le flacon
f^{co} 33 fr.

Le flacon-
réclame
f^{co} 16 fr. 50

Toutes Parfumeries
et Grands Magasins

Envoi f^{co} sur demande du Carnet
de Beauté du Dr REYMONDON.

Parfum

troublant

captivant

pénétrant

Fox-Trot

Ambre

vermeil

Le flacon

f^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame

f^{co} 16 fr. 50.

Ambre vermeil

En fermant les yeux

Gr.flac.Lalique f^{co} 66 fr.

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi,Rose sans fin

Premier Oui,L'Anneau merveilleux

L'Amour dans le Cœur

Le flacon Lalique franco 38 fr. 50

Le flacon série franco 33 fr.

Le flacon-réclame franco 16 fr. 50

EXTRAITS : Œillet, Rose, Mimosa, Violette, Jasmin,

Cyclamen, Lilas, Muguet, Chypre, Iris, Héliotrope.

Franco 25 fr. Le flacon-réclame, franco 13 fr. 50.

A PARTIR DE LEUR NUMÉRO DE DÉCEMBRE

LES

LECTURES POUR TOUS

PUBLIERONT CHAQUE MOIS :

1 roman

6 nouvelles

2 comédies

15 articles

12 000 lignes de LEC-TU-RES et POUR-TOUS

Le Numéro mensuel : 2 Fr.

LIBRAIRIE HACHETTE

Abonnement d'un an : 22 Fr.

L'INSOMNIE..

est très souvent causée
par le Café !

le Kneipp

Moins cher que le café. Économise le sucre

Agréable au goût
Inoffensif comme une tisane
sain et fortifiant
calme et aide à la digestion



Prosper MAUREL, fabricant à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise).
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES EPICERIES.)

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.

R. VIBERT, Lyon

On n'imité pas l'inimitable
Rasoir de sûreté
APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS
Em. CHEVILLIARD
13, B⁴ St-Denis, Paris
Contre 0 fr. 40 en timbres
neufs (du pays du demandeur) nous adressons francement
notre Nouveau prix courant
France, Colonies françaises et
Croix-rouge, avec un timbre
de Oubanghi à titre gracieux.

LE BUSTE DU MARECHAL FOCH

Par AUGUSTE MAILLARD

Est en vente dans les bureaux
du PAYS DE FRANCE
6, boulevard Poissonnière, Paris,
au prix de 15 francs.

Franco domicile: Paris, 18 fr. 50
Départements: 19 fr. 50

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par le PAYS DE FRANCE

56 Cartes
1 Franc

Franco: 1 Fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires
et marchands de journaux

FEMMES qui SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations: c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer et vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'EST LE SALUT DE LA FEMME
FEMMES qui SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Etourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.;

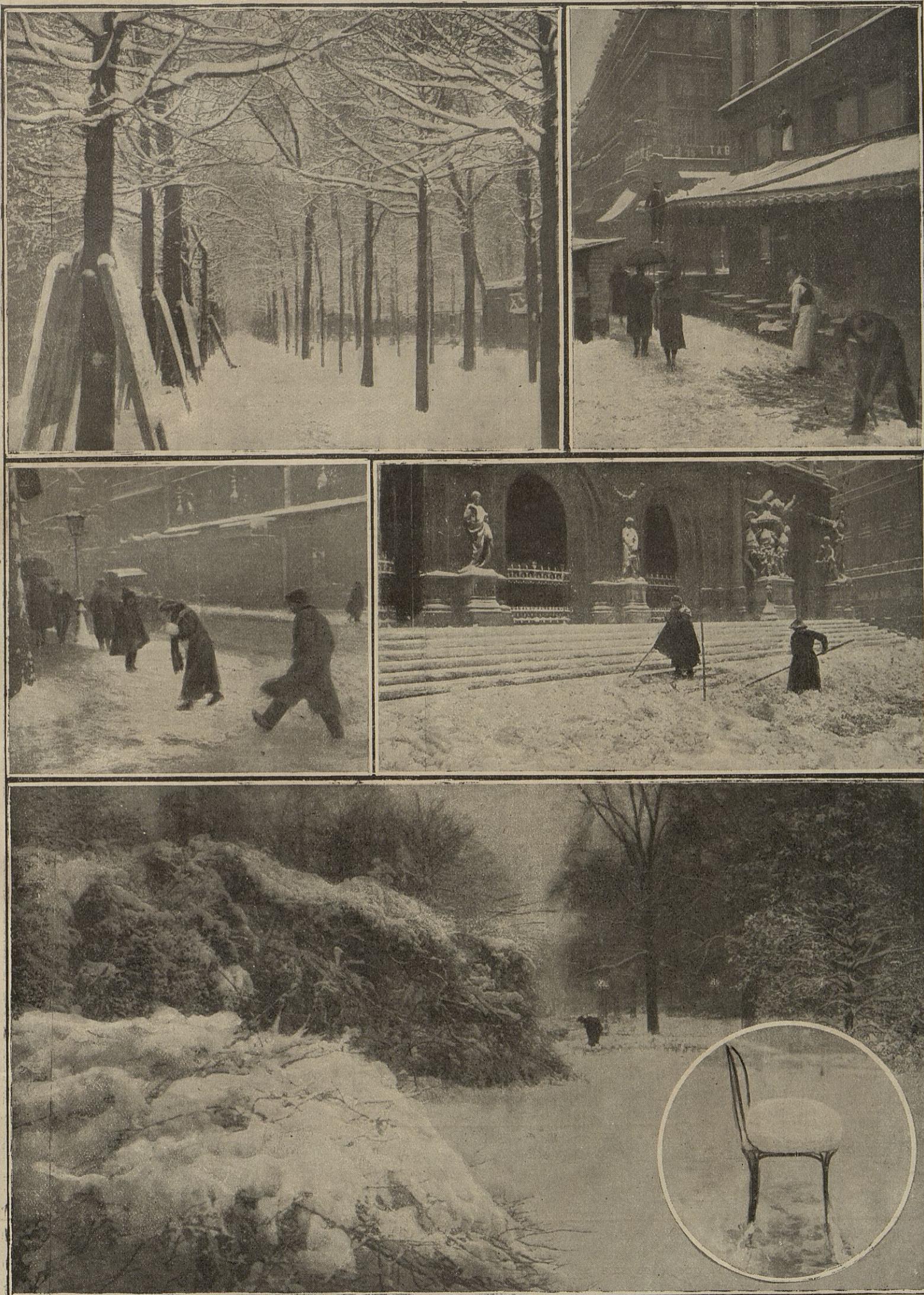
Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'AGE, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 5 fr. dans toutes les Pharmacies, 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0,50 par flacon pour l'impôt.) (Notice contenant renseignements gratis.)

ASPECTS DE PARIS SOUS LA NEIGE

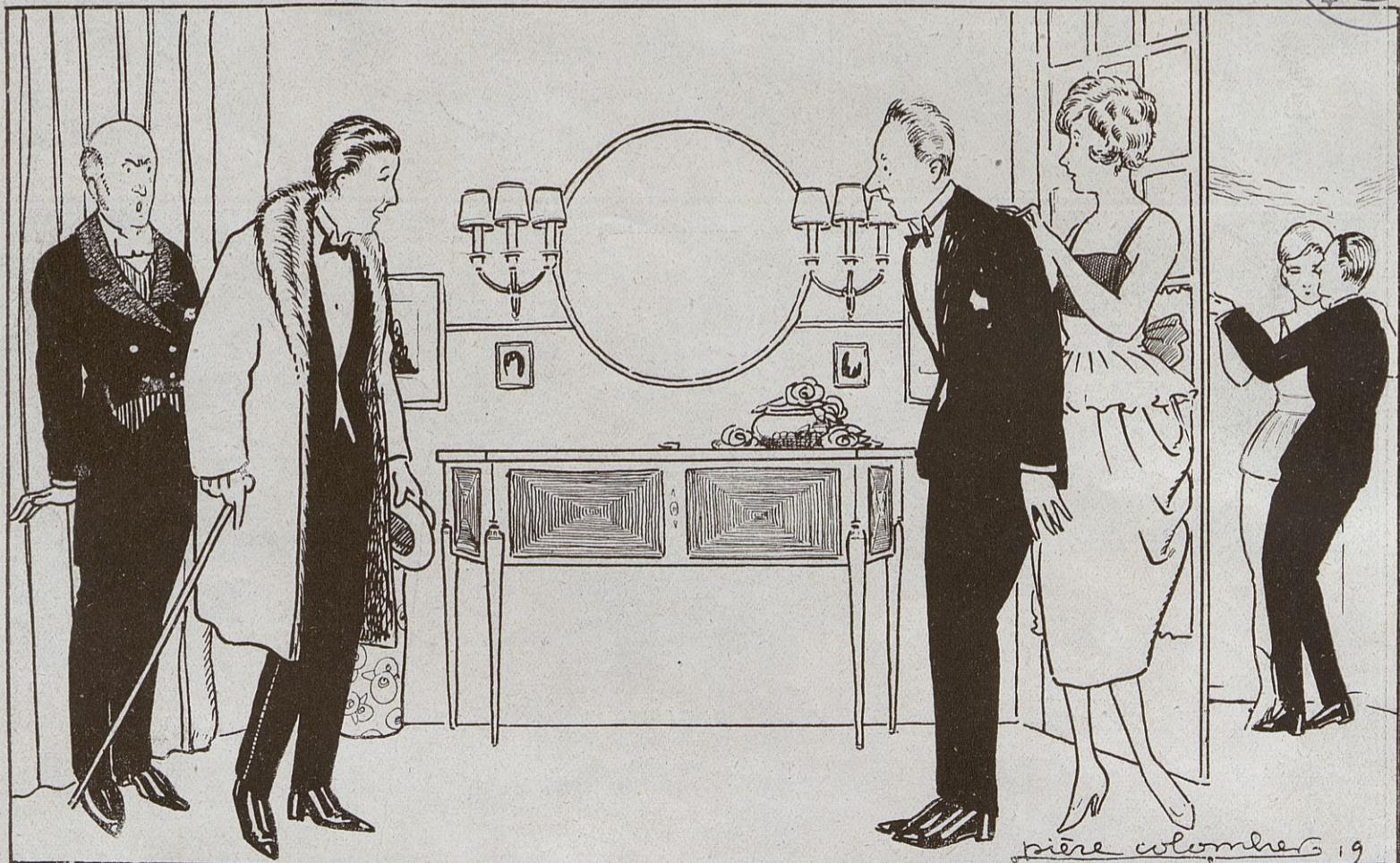


Les Parisiens sont bien habitués à voir tomber la neige ; le ciel, à cet égard, se montre généreux envers eux ; mais ordinairement il ne leur prodigue pas les flocons en novembre. En soixante-quinze ans, ce mois n'eut que quatre journées neigeuses, et encore dans la première quinzaine, en 1879 et 1880. Aussi fut-on désagréablement surpris à Paris de voir la ville se couvrir, dès le 15, de 20 centimètres de neige : c'était la chute la plus abondante que l'on eût jamais enregistrée.



LE VAUTOUR IRASCIBLE

— Des réparations !... vous avez l'audace de demander des réparations à un propriétaire !... C'est par les armes... mossieu, que vous les aurez !...



LE DÉVOUEMENT

— Dites encore que je ne suis pas un ami !... je quitte ma femme qui a la grippe espagnole pour ne pas rater votre soirée !...